



# *Le courrier*

*N° 1*

*Janvier 2012*

**Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne**

[www.cartels-constituants.fr](http://www.cartels-constituants.fr)

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse  
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

*Siège social : 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84*

# Sommaire

<b>Informations institutionnelles</b>	
Assemblée générale statutaire des 21 et 22 janvier 2012 : ordre du jour	5
Séminaire « De la clinique psychanalytique » des 15 et 16 octobre 2011	
Compte rendu des trois groupes de travail	11
*****	
<b>Le merveilleux réel, brouillons de lecture</b> , Isabelle Carré et Jean Michel Darchy	15
<b>Aux alentours...</b> Claudine Hérail Teste	26
<b>Les présages, ou le souvenir oublié ; N.A. Braunstein</b> , Michèle Skierkowski	36
*****	
<b>Soit dit en passant...</b> Luc Diaz	
<b>Pour suivre</b> , Guy Ciblac	47
*****	
<b>Témoignages</b>	
<b>Un passeur pensant passer</b> , Jeanne Drevet	51
<b>Les passeurs passent aussi</b> , Jean Paul Bucher	
*****	
<b>Inter-Associatif Européen de Psychanalyse</b>	
*****	
<b>Convergencia</b>	62
*****	
<b>Bloc-notes</b>	63
<b>Annuaire</b>	64
<b>Agenda</b>	68

**Comptes-rendus,  
Informations institutionnelles**

**Assemblée Générale Statutaire  
Des CCAF  
21 et 22 janvier 2012**

Maison des Associations  
1-3 rue Frédérick Lemaître  
75020 Paris  
Métro Jourdain

**Samedi 21 Janvier 2011** de 9h.30 à 17h.  
Accueil à partir de 9h.  
**Dimanche 22 Janvier 2012** de 9h.30 à 14h.

Ordre du jour :

**Samedi matin**

Accueil à partir de 9h.

**de 9h.30 à 12h.30**

Rapport moral de la Présidente

Rapport financier de la Trésorière

Rapport des coordonnants :

    Séminaire clinique et colloque – Albert Maître

    Passe et accueil – Christian Oddoux

    Dispositif sur la pratique – Claude Masclef

Election : Christian Oddoux étant sortant, un poste est à pourvoir au Conseil

Présentation de la plaquette des CCAF –Claude Masclef et Guy Ciblac

**Samedi après-midi de 14h.30 à 17h.**

I-AEP et Convergencia

    Rapport des délégué.e.s : problématiques actuelles, orientations et projets ;

    Débat autour de la question de la représentation et de la participation des CCAF à l'I-AEP et à Convergencia.

**Dimanche matin de 9h.30 à 11h.**

<sup>△</sup> Préparation du colloque des CCAF,

        ◦ Le séminaire préparatoire de mars 2012 à Montpellier – point sur les travaux des trois groupes

        ◦ Organisation du colloque de septembre 2012

Pause de 11h. à 11h.30

**de 11h.30 à 14h.**

- ✧ Débat sur la question de la garantie (première étape)  
Comment entendre la phrase « régulièrement inscrits sur les annuaires des associations » ? Problématique et orientation de l'association.

L'assemblée ne peut avoir lieu si le quorum n'est pas atteint. Nous vous demandons donc instamment soit d'être à l'heure, soit de vous faire représenter par procuration écrite.

Si l'assemblée ne pouvait avoir lieu faute de quorum, nous vous rappelons que nos statuts nous imposeraient de réunir une nouvelle assemblée générale un mois après celle-ci. Seuls les membres à jour de leur cotisation 2011 pourront participer aux votes

## Séminaire des 15 et 16 octobre 2011 *De la clinique psychanalytique*

*Vous allez trouver ici les comptes rendus de chacun des groupes, constitués par tirage au sort lors de notre séminaire des 15 et 16 octobre 2012, qui ont commencé à élaborer les pistes de réflexions pour notre colloque de 2012.*

*Ceux et celles, n'étant pas présent(e)s ce jour là peuvent se joindre à un des groupes.*

*Après chaque compte-rendu figure la date et le lieu des réunions prévues pour poursuivre le travail.*

*Notre journée du samedi 24 mars, à Montpellier, y sera aussi consacrée.*

**Groupe A : Geneviève Abecassis ; Christophe Amestoy ; Delphine de Roux ; Marie Diebler ; Daniel Delot ; Michel Disierlaurent ; Costas Ladas ; Dominique Le Vaguerèse ; Claude Masclef ; Marie Rheinbold ; Michèle Skierkowski.**

### Echos

Nous avons fait un curieux voyage, laissant au fil des mots quelques objets qui nous encombraient. En restera-t-il au moins un poème...

Au début, nous nous trouvons au pied du lit du malade, amené là par Costas qui nous rappelle l'étymologie du terme clinique « Klinikos », être couché.

Nous voilà un peu arrimé.e.s, un peu arrêté.e.s dans cette erre qui n'a pas encore commencé.

Clinique, donc clinique du médical... pas que des mots, ou si peu de mots, mais le regard...et pas que le regard, des tas d'appareils, des examens, des radios, des scanners....

Clinique du regard et de l'écrit... on pose des mots sur un cas...

Notre pratique est aussi faite de mots, ceux qu'on écoute et ceux qu'on dit.

Avec les mots, on s'appareille ; exemple de femmes qui viennent en analyse et qui dans leur folie sont

tellement arrimées par des signifiants, que ces signifiants glissants les jettent dans des déplacements incessants. Comment s'appareillent-elles de l'analyse pour se désarrimer de ces signifiants-là ?

« Déplacement », qui nous amènera quittant là, la clinique au lit du malade, à un autre « lieu », un lieu en attente de son poème.

Plus de lit ni de regard, mais un divan, un « diwan » qui à notre étonnement se révélera être un recueil de poèmes... une psychanalyse, un poème ?

Les propos tourneront alors autour du praticable  
Un fauteuil, un divan... variations avec le divan...

Un psychanalyste, un peu malade, dont le corps s'effondre...un peu...presque allongé dans son fauteuil, flottant en quelque sorte ; et l'analysante, dans ce moment-là, qui jusque-là se tenait dans le silence, parle, parle...

Rencontre : qui parle là ?

« Je me prête », dira l'un de nous, dans une pratique de face à face, là où ça fait trou dans les signifiants de l'autre,

« Cette clinique-là, qui me sort de mon fauteuil dans lequel je m'enfonçais en mauvais psychologue »...clinique de la jouissance/cliniques des jouissances.

Clinique avec divan/ fauteuil – positions des corps – et clinique de ce qui se dit, s'énonce...

Ce qui se dit dans une analyse et qui, des années après fait retour, quand l'analysant.e revient., Qu'est-ce que cette mémoire ? Dont nous n'avons aucune mémoire mais qui peut être rappelée par les signifiants de l'autre... mémoire, le mot ne convient pas tout à fait... « Entre », inconscient ?

Clinique du contre-transfert... quand on dit : ce n'est pas une analyse...elle/il n'était pas en analyse... qu'est-ce qui nous fait dire cela ?

Michèle Skierkowski

### Et quelques « après-coup »

- A partir de Brassens "j'ai l'honneur de ne pas demander une analyse" ou plus surréaliste "Ceci n'est pas une analyse", ce qui est venu concernait la question du style de l'analyste, le style qui serait au moins là pour relever qu'il y a une part de ce dernier

qui se situe dans "un hors soumission". (C. Amestoy)

Un lieu "en attente de son poème",  
Un lieu d'arrimage de la parole (du sujet, de ses signifiants ?), bordant l'errance au sens propre ou au figuré de certains de ceux ou de celles qui s'adressent à nous, un lieu qu'il faut donc aussi entendre dans sa matérialité.

Mais un lieu métaphorique aussi, et nous sentons bien qu'il serait dangereux de nous laisser fixer, assujettir, dans nos fauteuils, nos cabinets ou nos institutions, par des injonctions (et j'avais écrit injections...) au bien-disant à stricte visée thérapeutique, ou au respect d'une supposée orthodoxie psychanalytique. (D. de Roux)

En écho à ce qui a été évoqué autour du poème, du lieu, de la parole, de l'intranquillité, du déplacement, je n'ai rien trouvé d'autre que ce poème de Fernando Pessoa, (auteur entre autres du livre *De l'intranquillité*, et qui s'est lui-même déplacé entre plusieurs identités sous lesquelles il a écrit des œuvres tout à fait différentes) (Geneviève Abecassis)

*Nombreux sont ceux qui vivent en nous*

Nombreux sont ceux qui vivent en nous  
Si je pense, si je ressens, j'ignore  
Qui est celui qui pense, qui ressent.  
Je suis seulement le lieu  
Où l'on pense, où l'on ressent.

J'ai davantage d'âmes qu'une seule.  
Il est plus de moi que moi-même.  
J'existe cependant  
A tous indifférent.  
Je les fais taire: Je parle

Les influx entrecroisés  
De ce que je ressens ou ne ressens pas  
Polémiquent en celui que je suis.  
Je les ignore. Ils ne dictent rien  
A celui que je me connais: J'écris.

**Ce groupe se réunira le samedi 21 janvier 2012,**  
à 17h. à la Maison des Associations (même lieu que l'assemblée générale), et accueillera ceux et celles qui voudraient participer à ce travail.

**Groupe B : Fabienne Bert ; Jean Michel Darchy ; Isabelle Dufresnoy ; Pierre Eyguesier ; Lucia Ibanez-Marquez ; Anne Jaeger ; Gilbert Lazar ; Albert Maître.**

L'entame de cette matinée s'est faite par l'évocation d'une pratique « futuriste » du psychanalyste permise par les outils modernes de communication : la webcam. Le cadre de l'expérience était celui d'une offre d'écoute pour des sujets expatriés ne pouvant disposer d'un lieu de parole dans le pays où ils résidaient. Ce dispositif étant mis en place par le Ministère des Affaires Etrangères. Il permettait de s'entretenir avec ces sujets en souffrance, entretiens qui pouvaient évoluer vers un retrait de l'image de l'analyste et donc se rapprocher du dispositif classique de la cure.

Au cours des échanges concernant ce type de pratique a été évoqué la question de sa confidentialité. Autant du point de vue des analystes que des patients, lesquels ont exprimé des craintes d'être épiés, allant jusqu'à un vécu d'allure paranoïaque. Cette dimension persécutrice a pu être mise en relation au cours de nos associations avec l'absence de la présence du corps qui caractérise cette pratique, dans la mesure où cette absence ne permet plus la contention des objets (a) et qu'ils se manifestent donc dans le réel. Cet effet ne serait pas particulier à cette pratique mais relèverait donc de déterminants structuraux.

Dans la continuité des moyens modernes de communications, les associations d'idées ont conduit le groupe à évoquer les incidences subjectives des échanges par internet, en particulier quand il s'agit des tentatives de rencontrer l'âme sœur. Ainsi fut rapportée une plainte qui nous a semblé significative de notre temps, celle d'un sujet se plaignant que « ça n'avait pas marché » alors que chacun des protagonistes avait mis tous ses critères et qu'ils concordaient. Cette évocation nous a semblé symptomatique de l'illusion d'une communication sans manque, véritable marchandisation du lien amoureux, l'autre devant répondre sur un mode contractuel à une offre d'achat. Le net ne favorise-t-il pas la fiction d'un rapport sexuel ?

Mais il ne s'agit pas de diaboliser ce qui n'est qu'un instrument ; certains collègues ont pu faire observer que sous d'autres latitudes le net a pu servir à la libération des peuples. Aussi cette psychopathologie du lien amoureux actuel a été davantage rapportée aux évolutions du lien social à l'heure du marché mondialisé et à sa fétichisation de l'objet.

Les situations cliniques induites par cette problématique ne relèvent pas à proprement parler d'une clinique du fétichisme au sens freudien du terme comme l'illustrent les perversions sexuelles. Il s'agit plutôt d'une addiction à des objets divers « dé-phallicisés ». Nous nous trouvons devant une problématique de choix d'objet de type narcissique pour reprendre les distinctions que Freud établit dans son étude : »Pour introduire le narcissisme ». Il ne s'agit plus d'être le phallus qui pallie au manque de la mère, position classique des perversions, mais de posséder l'objet qui va parfaire sa propre image corporelle. Entrons nous dans une ère des prothèses comme horizon de l'accomplissement subjectif ? Quelle peut-être la place de la psychanalyse dans cette marchandisation de la condition subjective ?

Les participants de cet atelier ont fait part d'une mutation des demandes qui leurs sont adressées. Il est exceptionnel qu'on s'adresse aujourd'hui à un analyste pour « faire une analyse ». Ce qui revient le plus souvent s'exprime ainsi : »je vais mal, j'ai besoin de parler ». Ce type de demande qui évoque l'attente d'une catharsis n'est pas en soi pour nous déplaire puisqu'il lie, de manière insu, le malaise à un défaut de parole. La pratique du psychanalyste aujourd'hui relève donc de l'accueil de nos semblables qui ont cru pouvoir se passer et faire l'économie de la fonction de la parole. Y répondre d'emblée par le dispositif de la cure-type semble inadapté à la situation présente. Nous pratiquons ainsi ce qu'il était convenu d'appeler des entretiens préliminaires parfois très prolongés avec la visée d'un passage à l'analyse. C'est dire que l'orientation psychanalytique repose essentiellement sur le désir de l'analyste et les effets de la parole.

Le contexte actuel de la pratique du psychanalyste relèverait-il pour l'essentiel de son temps de la psychothérapie ? Les émois suscités chez les psychanalystes par les décrets sur l'usage du titre de psychothérapeute ne venaient-ils pas questionner une problématique identitaire induite par les nouvelles conditions de la pratique de la psychanalyse ?

Le débat dans cet atelier a permis de dépasser cette problématique identitaire en remarquant que les relations psychothérapie/psychanalyse ne se posaient pas en termes d'exclusion réciproque mais plus subtilement si on considère que le transfert n'est pas un phénomène homogène mais implique l'amour de transfert, donc la suggestion avec ses effets psychothérapeutiques connus depuis les débuts de la psychanalyse. Mais l'analyste ne se satisfait

pas de cette guérison, il propose un pas de plus qui consiste en la dissolution du transfert par la destitution du sujet-supposé-au-savoir, effet de la parole de l'analysant et de l'interprétation.

Albert MAITRE

**La prochaine rencontre**, à laquelle sont conviés ceux qui n'avaient pu être là lors de cette première session, aura lieu le vendredi 20 janvier à 20h30 au cabinet de Pierre Eyguesier 32 rue d'Orsel 75018 Paris tel. 0142232413 M°Anvers.

Cordialement et bienvenue à tous

**Groupe C : Claire Colombier ; Luc Diaz ; Martine Delaplace ; Eric Didier ; Jean-Pierre Holtzer ; Martine Le Normand ; Christian Oddoux ; Patricia Philippot.**

*Le groupe C n'a pas à proprement parler fait un compte rendu ; Luc Diaz, a écrit pour le groupe des CCAF de Montpellier ce texte qui inclut d'une certaine manière un compte rendu du séminaire clinique. Il a bien voulu, à ma demande, qu'il prenne place ici.*

*Les textes auxquels il fait référence « Soit dit en passant » et « Pour suivre » de Guy Ciblac se trouvent dans ce même numéro du courrier.MS*

... j'ai peur...

*Dans le mitan du lit,  
Dans le mitan du lit,  
La rivière est profonde, lonla,  
La rivière est profonde.  
Trad. XVIII<sup>ème</sup>,  
« Aux marches du palais ».*

*Le monde n'est qu'une branloire pérenne.  
[...] Je ne peins pas l'être, je peins le passage...,  
écrivait mon ami Michel, à la fin du seizième siècle des Chrétiens, dans le deuxième chapitre de son troisième livre. Ou plutôt des passages, disait Olivier Grignon le 29 avril 2009, lors d'une conférence au Cercle freudien, sur « Le courage d'écrire », et de fil en aiguille, de bâtons en lettres, si j'ose dire, de passage en passe, on découvre que "passe" est un signifiant dont on ne peut se passer.*

\*

Proposer de réfléchir à *pernépsy*, ce ne serait pas seulement avoir envie d'un joli feu d'artifice. Ce serait, plutôt, se risquer à essayer de le dépasser, ou mieux, de le faire passer, à la manière dont évoluent les sciences physiques : qu'il y ait ou pas du neutrino pour aller plus vite que la lumière ne remet pas pour autant en cause la vitesse même de la lumière.

Après tout, *pernépsy* m'a avant tout permis de tenter de me rassurer quelque peu, en essayant de m'expliquer, à peines, quelques choses des folies

des mondes, et de nos métiers de fous. En bon indoeuropéen – de culture (judéo)chrétienne qui plus est –, pour penser, je tripartis. Je trie partout. Je trie *pastout*, pas trous, *patouille*, par trouille. Ce sont encorps et toujours des histoires de, ou du, sacrifice de la bête, au Père/Ciel, *qui êtes aux Cieux* : le dernier l'amène, le second l'égorge, et le premier la consacre. C'est cette vieille blague, où les névrosés bâtissent des châteaux en Espagne, qu'habitent les psychotiques, et dont les psychiatres (les pervers ?) perçoivent tous les loyers.

Et (le) vice versa ?

Puis, pour (savoir) y faire l'analyste..., après les points de suspension, viennent *quelques autres* pour m'y autoriser de *lui-même*. En ce sens, *pernépsy* est diablement important pour pouvoir se parler entre nous. C'est bien cet *entre nous* ségrégatif qui n'en finit pas de poser de plus en plus problèmes. Comble pour des analystes supposés, nous nous catalysons autour de *schibboleths* divers et variés, et variant, avant que, dans les moins pires des cas, la catalyse, elle-même, ne schibbolyse le schibboleth, et ne nous conduise, bien vite, à nous traiter, mutuellement et en même temps, de dogmatiques et d'hérétiques. Ailleurs, là où des *majorités compactes* s'agrègent à la-voix-de-son-maître, j'ai bien trop peur d'avoir trop envie de m'y désagrèger.

\*

Proposer de mettre au travail *pernépsy*, c'est proposer de se rapprocher encorps au plus près de notre *clinique*, puisque le signifiant est ressorti aux *Cartels*, avec vigueur, dernièrement... Le samedi quinze et le dimanche seize octobre derniers, notre bureau y impulsait un *Séminaire : De la clinique psychanalytique*.

Étymologiquement, la clinique est un art qui se pratique au plus près du lit du malade, c'est-à-dire au plus près de nos lits de malades, ceux où nous nous allongeons, ceux où des douleurs nous allongent. Le lit où nous fûmes conçus (à notre insu de notre plein gré), celui où nous sommes nés, ceux où nous nous re-pausons, où nous rêvons, où nous copulons, celui où nous reposerons.

Le lit des psychanalystes est un divan. Le mot nous est venu de Perse faire son *office* de bureau d'administration et peut-être plus encorps de recueil de poésies, comme me l'a appris Geneviève Abécassis, le dimanche seize octobre, lors de la restitution de son pas-cartel de clinique : il y était question de métaphore(s). Recueils de poésies,

lieux des métaphores : quelle jolie entrée en matières.

Comment se rapprocher encorps au plus près de notre divan, et atténuer, sans jamais vraiment cesser, cette dissymétrie induite par une rencontre thérapeutique, redite dans la règle fondamentale ? Ce sont deux places distinctes. C'est toujours et encorps deux êtres humains qui les occupent. Deux personnes.

Nous ne sommes, au mieux – et c'est déjà tellement énorme –, que des passeurs passant.

*Tout le reste est littérature...*

\*

Le *clinamen*, c'est déjà la pente, celle du lit de la rivière, celui par où ça s'écoule, celui où l'*hom* ne se baigne jamais deux fois dans la même eau. Le *clinamen*, c'est *encorps* la déviation, par où ça peut (ça doit ?) passer. Plus que la question d'un lieu, c'est celle de la place, c'est-à-dire des places, qu'il faut pour que ça passe, pour que ça s'écoule, que ça s'écoute... le temps d'une pause recueillante...

Proposer de réfléchir à *pernépsy*, et tenter de ne plus considérer, autant que faire se pourra, l'analysant du haut du piédestal, où il nous place et gare en venant nous voir. Tenter de ne point trop le considérer tel un objet, objet d'un psychanalyste, ou pire même d'une psychanalyse supposée savoir, mais bien comme un sujet. Ce pas de côté nous ramène, nous emmène, à une place d'analysant, dans quelque *transversalité* chère à la psychothérapie institutionnelle. *Traversabilité* ?

Sur une proposition de Jacques Nassif, Martine Delaplace et Guy Siblac nous y ont vivement invité lors de notre *entre* associations début septembre à Montpellier. Avec, entre autres, l'objectif d'être entendable, de produire un discours entendable, par le *quidam*.

Dans son texte, *Pour suivre* (5/10/11), Guy écrit : « *Voilà bien le piège qui nous est tendu si nous nous abandonnons à faire du réel un objet, un truc certes difficile à localiser, mais dont nous pourrions parler comme si nous l'avions rencontré sur le mode de l'altérité.* »

Le texte de Guy *poursuivait* celui que je faisais en septembre : *Soit dit en passant*.

Lacan, comme Freud, n'ont jamais été analysant – c'est-à-dire, l'ont toujours été ? Ils n'ont cessé d'y (faire) passer. « ... *s'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi* » [Congrès de *La Grande Motte*, juin 1975]. Lacan

s'est allongé quelque mois, et n'a jamais fait d'autre tranche. Quelle est la douleur de dire à quelqu'un de faire une analyse, alors qu'on n'en a pas fait une soi-même ? Quelle est la douleur de la métaphore ?

La goutte de sueur s'évapore et rafraîchit.

\*

Michèle Montrelay, *Colloque du Cercle freudien*, 22 janvier 2011 :

« L'homme n'est pas la femme, le masculin n'est pas le féminin, l'autre n'est pas moi, mais tous participent d'une seule humanité. Donc autant de couples dont la disparité se fait jour sur fond d'eux-mêmes. Or, comprise de cette façon, c'est-à-dire comme binaire, la différence des sexes, qu'on la réfute ou qu'on la justifie, s'offre comme un objet commun à toutes sortes de disciplines, aussi bien l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la médecine, la biologie, et j'en passe. C'est un objet. Selon l'étymologie, un objet, c'est ce qu'on place devant soi pour se le représenter. C'est un objet de recherche, d'étude de terrain, un objet d'enquête, ou comme aujourd'hui un objet de débat, mais ça suppose toujours une visibilité. C'est observable et ça requiert un observateur.

Mais sur ce point, ne faut-il pas, nous analystes, rester vigilants ? Si d'emblée – je dis bien d'emblée – nous faisons nôtre ce binaire, est-ce que nous ne faisons pas l'impasse, sans même nous en apercevoir, sur une autre sorte non binaire de différence, dont à peu près seuls l'art et la psychanalyse font explicitement ou l'expérience ou la théorie ? Cette différence non binaire, pour la distinguer de la différence ordinaire, de la différence des sexes telle qu'on l'entend, est-ce qu'il ne faut pas l'appeler autrement différence, non pas des sexes, mais différence sexuelle et "différance" avec un "a", c'est-à-dire comme l'écrivait Derrida ? (au participe présent actif, différence)

Cette différence, elle ne se dit pas, elle ne se voit pas, elle ne se pense pas. C'est une différence intrapsychique qui s'éprouve ou qui ne s'éprouve pas. »

\*

Fin septembre, dans *Soit dit en passant*, j'écrivais :

« Dans les reconstructions de mes récits de voyages sur le divan de mon analyste, les patients, qu'il me semble y être venus s'y associer le plus

librement, furent essentiellement des psychosés. C'est souvent avec eux, grâce à eux, par eux, qu'a pu se mettre au travail une *autre* angoisse, différante, au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante de la névrose, l'angoisse d'une franche et totale dissolution – de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. Baudelaire chantait Pascal et *son gouffre avec lui se mouvant...* C'est de la poésie la plus proche de ce que je ressens dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique.

Je (re)pense à certains de ces patients que l'on disait *psychotiques*. J'en écoute, maintenant, quelques-uns et quelques autres, depuis plus de seize ans. Des histoires qui se tissent, se défont, en sembles. J'entends encore, dans mon corps, ce jeune homme me dire et m'apprendre : *Vous vous préoccupez trop pour moi...* Nous nous revoyons encore... Je (re)pense à des fils ténus, et pourtant par moments, du moins, ténus, qui se coupent et coupent quand même.

C'est, peut-être, dans ces moments de rupture, que la différence se fait plus aiguë. Quand la honte d'être encorps en vie, en vain, nu, submerge tout, quand la persécution et la terreur, sa plus fidèle compagne, s'infiltrent, s'immiscent partout et surtout dans les corps, quand notre présence, elle-même, est ressentie comme persécutrice, alors il n'y a, peut-être, vraiment plus grand-chose, pour ne pas dire rien, à quoi se raccrocher en sembles.

Je (re)pense encorps à ces pas-toutes rencontres, quand même possibles, sans cesse vacillantes, sur le fil d'un rasoir, avec des sujets pas sans une bouffée délirante. »

\*

Le langage oppose : oui/non. Intellectuellement, je me suis longtemps aliéné « les psychoses » en leur donnant des visages, des paysages, de contrées lointaines, au-delà d'une frontière. Pour pouvoir croire en éloigner le mauvais œil, du moins le seul que je voyais, qui me voyait, j'ai d'abord tenté de la rendre infranchissable. Puis, à la rigueur, je re-connus, peut-être, avoir vécu quelque temps par là-bas, mais c'était il y a longtemps, et ça sentait pas bon...

Pourtant, quand depuis bien trop longtemps une certaine droite, qui se réautorise de nos jours à se dire ouvertement populaire, prétend que

*tout est joué à la naissance, sinon au moins à dix-huit mois, bon vas pour trois ans, allez d'accord pour cinq*, je suis toujours empli par l'effroi de cette barbarie. L'homme est un animal néotène. Il naît non fini, il meurt non fini, y compris dans son corps.

*Alea non jacta est ?*, interroge Serge Vallon dans le dernier numéro du *Courrier* des CCAF. Volonté et illusion de maîtrise s'immiscent désormais partout de procédures en procès ; elles exigent d'effacer ces aléatoires qu'elles ne sauraient voir, qu'elles meurent de voir. Si les sorts n'en sont pas jetés, définitivement, c'est seulement parce qu'ils n'en finissent pas d'être jetés ! N'empêche, comment ne pas trop rester aux prises des rets d'un intellect, qui, pour saisir, oppose, vise, et me ferme un œil ?

\*

En 1990, j'ai rencontré Michel Ribstein. Il m'a offert *l'amphibolie* du sujet pas sans une bouffée délirante : les grains de sable qui grippent les rouages donnent aussi des perles. Il m'a offert *l'amphibolie* du sujet tout court. Sur mes chemins, aux fils de mes rencontres, cette différence, loin en amont du langage humain, ne cesse jamais vraiment de me traverser. Peu à peu, par à-coups, les nécessaires porosités de cette prétendue frontière l'ont faite reculer, en premiers, depuis la paranoïa jusqu'à l'autisme.

Je me suis arrêté quelque temps devant des forteresses que j'imageais vides. Il faut avoir été, un jour, corporellement traversé par le regard d'un jeune garçon autiste. Il faut avoir été, un jour, complètement transparent à un autre regard humain, à en perdre le sien. Il faut encorps avoir été, un autre jour, quelque deux ans plus tard de rencontres irrégulières, quand j'ai annoncé à ce petit garçon mon prochain départ, il faut avoir été ému au bord des larmes de voir ces deux mêmes yeux pleurer – ce n'était plus la même eau... Alors... alors...

\*

*Ce qu'il faut de temps à un homme  
Pour parler la trace de sa trame en jachère,  
Ce qu'il faut de paroles à un homme  
Pour s'accueillir dans l'ombre et la lumière.*

Adeline Yzac

\*

Alors, comme dit Michèle Montrelay, il y a bien l'art, qui, avec la psychanalyse, explore cette différence qui participe au présent. Mi-octobre, musiques et plastiques ont, avec bonheur, lézardé de fils rouges notre pas-cartel de clinique. Jean-Pierre Holtzer y a emmené *L'intranquille*, le livre de Gérard Garouste, qui s'exposait alors à Montpellier. Il n'y a d'angoisse que de vie. Christian Odoux avait ouvert la matinée avec les impasses de l'analyste, et, en premier, celles de l'impassibilité. *Pour d'intranquilles impassibilités ?*

Pour inaugurer ce nouveau dispositif *clinique*, nous avons tenté de partir du *texte résumé (partiel)* à l'institution de notre dernier cartel d'adresse dans le dispositif de la pratique. Il y était question de la règle fondamentale. Dès nos préliminaires, Éric Didier n'a pas manqué de souligner leur importance : pour pouvoir énoncer ladite règle, il faut d'abord rencontrer l'analysant. Mieux, si ça c'y passe, il ne sera même plus besoin de l'énoncer : c'est lui qui l'énoncera, ou pas, d'une manière ou d'une autre.

Nous avons interrogé les conditions de possibilité d'une rencontre thérapeutique.

En ces temps de *légifération* sur le titre de psychothérapeute, et en acceptant une bonne fois pour pastoutes, l'amour, ou du moins *une philia*, en terme de transfert, il me faut rappeler l'ami de mon ami Michel, celui *parce que c'était lui*, et son *Discours de la servitude volontaire, ou le Contr'un* (1549) : il n'y a pas d'amitié possible en tyrannie, au moins pire, juste quelque complicités qui s'entrecraignent...

Que ce soit la tyrannie d'un tiers, *extérieur* à la rencontre, ou celle, par exemple, d'un, du, *cadre thérapeutique*. Impassibilité fait entendre impossibilité. L'impassibilité, c'est l'impossibilité même de la rencontre. Cette dernière demande une in-tranquillité, où l'*in-* est à la fois préfixe de l'absence et préposé au-dedans (deux-dans).

\*

I. ... parce que c'était lui...

Voilà déjà quelques années...

Fin d'une séance particulièrement m'oppressante..., taiseuse. Aigre.

Nous nous serrons la main.

- Au revoir...

- Au revoir...

J'ouvre la porte.

- Bon week-end !

Au moment de la franchir, il se retourne :

- Docteur..., il faut que je vous dise...

- ...

Je referme la porte.

Il se rapproche de mon oreille.

D'une voix quasi-*chuchochante*, il me dit :

- J'ai la bite verte...

- ... *Vou...*, vous voulez dire ?

- Il fallait que je le dise...

- ... Ah, bon... (*sic*)

- Bon week-end.

- Bon week-end à vous...

Je rouvre la porte.

Des portes rouvertes...

\*

Une rencontre intranquille : pléonasme ? Rencontrer un inconnu, rencontrer son inquiétante/étonnante étrangeté. Qu'est-ce qui va se passer ? Y passer ? Est-ce que ça va passer ? La peur, certes, que ça ne passe pas : nous avons nos impasses. Plus encore, la peur que ça passe : nous avons encorps d'autres impasses. Car, si ça passe, alors, il va bien falloir y repasser, nous-mêmes, au propre et au figuré.

À l'actuel de la nanoseconde des transactions du capitalisme financier, l'objet paraît simple : un seul pli. Pour prendre le temps de le reperdre, et le temps, et l'objet, il va bien falloir les repasser, les replier, les complexifier, avant de pouvoir tenter de ne jamais vraiment plus cesser de les déplier sans plus un seul pli. Angoisse de l'objet pas sans pli, détresse de l'objet simple, *qu'importe le flacon...*

Y repasser, ce serait savoir y refaire le mur de l'impassibilité. Pour la figure, nous filerons la métaphore de la métaphore plus loin : comment repasser l'impassibilité ? Par la métaphore, même ? Quant au sens propre, savoir y faire le mur, ce serait savoir y faire le mur d'un tableau noir, celui où rien ne serait écrit d'avance [Lacan, *l'envers de la psychanalyse*, 20 mai 1970, Le Seuil, 1991, p. 176]. Y faire le tableau noir, ou blanc désormais, voir la feuille blanche. Verticalité/horizontalité ?

*Sur l'écran noir de nos nuits blanches...*

\*

François Balmès, conférence au GRP à Marseille en 2003, « Nom-du-Père et structure » [in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 28-29] :

« Si on n'oublie pas que le rapport de Lacan à la psychanalyse ne vient pas de la névrose, mais de la rencontre de la psychose on accordera la plus grande importance au séminaire III, où s'ébauche la Nom-du-Père. Or, au cours de sa longue étude des *Mémoires* de Schreber Lacan dit la chose suivante : "La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet", c'est-à-dire l'exploration scientifique de ce que Heidegger dit en philosophie, à savoir que l'homme habite le langage : "À la lumière de l'expérience freudienne l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage" [*Les psychoses*, p. 276]

Bien loin de devoir être pensé d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. Ce n'est pas une position isolée, de telles déclarations se multiplient chez Lacan dans la dernière période [*Le sinthome*, p. 95]. Au-delà de l'opposition entre la paix relative là où il y a Nom-du-Père et le désordre et le chaos là où il est forclus, il y a du point de vue de la structure ce qu'on pourrait nommer le *désordre symbolique essentiel*. Cette duplicité n'est donc pas seulement celle du surmoi ou du père, mais plus radicalement du langage lui-même. Qu'un Nom-du-Père soit à la fin *sinthome* – ce qui cloche est aussi ce qui fait que ça tient –, condense une fois de plus que, vu de l'inconscient, le langage et le père présentent une même ambiguïté qui est celle du symbolique, ordre et désordre, dérangement et arrangement. Qu'une femme soit pour un homme un *sinthome* indique en passant à quel point les dénonciations idéologiques sont à côté de la plaque. Cette vue du langage se cristallise dans l'énoncé de toute la fin de l'enseignement de Lacan : il n'y a pas de rapport sexuel.

Elle est incompatible avec la pastorale religieuse, mais aussi bien avec le politiquement correct et sur le plan scientifique avec la naturalisation du langage. Elle ne cesse de prendre appui sur le *Eyhèh asher éhyèh* pure énonciation du symbolique comme trou. »

\*

Michel Ribstein, *Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?* [III<sup>es</sup> rencontres de Saint Alban, 19 juin 1987] :

« ... une des premières choses que les infirmiers m'ont apprise quand je suis arrivé dans les hôpitaux psychiatriques, c'est quand ils parlent des psychotiques chroniques, qu'on connaissait parfaite-

ment ; on connaissait tous leurs gestes, tous leurs tics étaient parfaitement connus depuis des années à l'hôpital psychiatrique. Les infirmiers disaient : *mais c'est extraordinaire, on l'a emmené en camping, ça n'était pas le même, c'est un autre type*. Ou bien les infirmiers disent : *On emmène un psychotique chronique bien figé dans son truc et une fois qu'il est au restaurant il faut voir comment il coupe son pain, comment il nous passe la carafe etc...* Des choses tout à fait extraordinaires.

Et c'est bien là que nous nous rendons compte que ce noyau irréductible n'est pas figé, n'est pas statique, ce n'est pas du tout comme un amputé qu'on envoie en rééducation, c'est comme un amputé dont la deuxième jambe repousserait de temps et en temps, et redispairait de nouveau. Pendant une demi-heure, pendant une journée, il est normal, il a ses deux jambes, et puis de nouveau, il redevient amputé. Il y a donc une différence radicale entre la rééducation et la réinsertion d'un psychotique stabilisé, et la rééducation, la réinsertion d'un malade organique qui a été amputé que ce soit d'une jambe, d'un bras ou de tout autre chose.

Et puis il y a d'autres aspects positifs de ce potentiel de vitalité, de ce potentiel de désir qui existe chez le psychotique chronique sensé être stabilisé. »

\*

François Balmès m'a fait relire la page 95 de *Sinthome*. J'ai réentendu : *Docteur, il faut que je vous dise : ... j'ai la bite verte...* Paroles imposées... « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? » [*Le sinthome*, Le Seuil, 2005, p. 95]

Après avoir soigneusement déplié structures, langages, grand Autre, réel, Dieu de philosophes et Dieu des Patriarches, François Balmès conclut, par ce syllogisme, sa conférence « Histoires de la structure », donnée au colloque du *Coût freudien*, le 30 novembre 2004 à Paris [in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 31-59] :

« - le langage c'est la structure, dit « L'étourdit », par opposition aux différentes langues qui en sont l'effet ;

- or, dit *Encore*, le langage, ça n'existe pas, c'est une élucubration de savoir ;

- donc, il est inévitable de conclure : la structure ça n'existe pas. »

Pour ne pas *parier du père au pire* [Lacan, *Télévision*], et ne pas réduire bien vite l'analyse freudienne à un *délire schrébérien* [Lacan, *La méprise du sujet supposé savoir*, p. 337], François Balmès propose de *s'en passer à condition de s'en servir* [Lacan, *Le sinthome*, p. 136], c'est-à-dire de pouvoir la barrer de la poser :

« Nous disons avec Lacan que l'Autre choit mais que rien ne peut choir que ce qui est. » [p. 58] « ... l'Autre n'existe pas et c'est cela même le réel de la structure, cette inexistence. » [p. 59] « ... le vrai sens de la structure chez [Lacan], c'est ce qui fait que le système est troué, c'est le *pastout* autrement dit : le défaut de l'univers. [...] Seul parmi les structuralistes, s'il en est un lui-même, Lacan ne pense jamais la structure qu'en relation avec le sujet. » [p. 42] « La structure c'est ce qui est nécessaire et suffisant pour penser la constitution du sujet à partir du signifiant, c'est-à-dire aussi bien à partir de l'Autre. » [p. 45] « ... *la structure c'est ce qui permet de penser la constitution du sujet*, et ceci parce que, dans le réel, le sujet est effet de la structure. » [p. 44] « Quant à *la structure*, elle est réelle, ce qu'il y a de plus réel, le réel même [cf. *D'un Autre à l'autre*, 20 11 1968]. » [p. 50] « Quelle est en effet la réalité de la structure ? C'est la réalité, voire le réel, de quelque chose d'autre, connu sous un autre nom, qui quant à lui n'existe pas, mais dont le signifiant (nom ou concept) a pourtant une référence qui n'est pas le vide – la structure justement, et pas dans n'importe quel registre, ni imaginaire, ni symbolique, mais réelle. » [p. 56]

Les structures plus des effaçons, que des façons, de n'être au monde qui n'existe pas ?

\*

Michel Ribstein, *Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?* [II<sup>é</sup>-mes rencontres de Saint Alban, 19 juin 1987] :

« Mais cette notion du noyau irréductible de la psychose auquel on accède une fois qu'on a réinséré les sujets, qu'on les a bien traités, ou du moins du mieux qu'on peut, est partiellement fausse. Et si beaucoup de gens l'on dit mais c'est peut-être pas mauvais de le dire encore une fois, elle est aussi fausse en ceci que la psychose même arrivée à ce noyau irréductible reste potentiellement un processus évolutif. Il y a toujours une dynamique vivante dans la psychose même quand ces gens sont complètement figés ou paraissent complè-

tement immobilisés dans un statut ou dans un état au-delà duquel ils ne pourront plus évoluer.

Il reste un potentiel dynamique, et de temps en temps, les psychotiques se chargent bien de nous le montrer, de nous rappeler à l'ordre. C'est le psychotique qui est réinséré en ville, qui a son studio, tout ce qu'il faut, il a son *moditen retard...* et puis il finit par nous dire, je m'ennuie, je m'ennuie, et puis un jour, il se suicide. Alors, à ce moment-là, on se dit : mince, alors, il y avait quelque chose, est-ce qu'il n'était pas tout à fait stabilisé, est-ce qu'il y avait quelque chose qui continuait à fonctionner chez cet homme ? Quelque chose de l'ordre du désir, du désir insatisfait peut-être ? Mais enfin, je pense que c'est arrivé à beaucoup d'entre nous de voir ces psychotiques chroniques parfaitement stabilisés qui se suicident et c'est quelque chose qui nous fait profondément réfléchir.

Il y a un autre aspect de cette évolution latente potentielle de la psychose chronique qui nous rappelle à l'ordre de temps en temps, c'est l'alcoolisation de ces sujets, et je crois qu'on a de plus en plus de ces psychotiques stabilisés qui vivent en ville et puis qui commencent à s'alcooliser comme si c'était pour nous embêter, pour nous dire : *maintenant faut pas croire que ce soit fini avec moi*. Et ils nous redemandent de s'occuper d'eux par ce biais-là. »

\*

Fin septembre, dans *Soit dit en passant*, j'écrivais :

« Allouch prétendait, avec l'Aimée de Lacan, que *le transfert psychotique, c'est pour la vie*. À entendre, il me semble, et dans sa durée, et dans sa vitalité. Michel Ribstein avait des fulgurances : *Personne n'est plus autonome que les psychotiques : ils en meurent !* À l'extrême, ils n'auraient pas besoin de « nous ». À l'époque, l'on s'essayait, quand même, parfois, à parler de « greffer » (*sic*) du transfert...

Le transfert : ce qui se porte, ou est porté, à travers. Plus précisément : de part en part. Au-delà... Le transfert, ça nous traverse. La rencontre thérapeutique n'est pas inter-subjective. Elle est *trans-subjective*. La place thérapeutique est une place préoccupée. Dans *les psychoses*, elle resterait parfois hallucinatoirement préoccupée, et *réellement* préoccupante : préoccupante.

Comment l'occuper sans la préoccuper ? C'est-à-dire : comment s'y (re)trouver, sans s'y

mettre, et, pire, accepter d'y rester ? D'y rester...  
Vous n'y pensez pas ! »

\*

Si ma vie, ma clinique, m'ont permis de ressentir les porosités entre névroses et psychoses, c'est le séminaire de Jean Allouch, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan* [EPEL, Paris, 1990, 2<sup>e</sup> éd., 1994], qui m'a, le premier, permis de m'en saisir intellectuellement, avec, d'abord, et entre autres, *le transfert psychotique et la folie à deux* : « Il y a bien, ainsi que le notait Lacan, une "anomalie similaire" chez Marguerite et Jeanne, même si cette anomalie "peut (comme dans le cas Aimée) ne se révéler que tardivement chez le parent." Il y a bien une folie à deux puisqu'une seule question se trouve traitée, celle de la mère criminelle. » [p. 380]

Si j'acceptais une folie à deux, alors la psychose ne pouvait plus être circonscrite à un seul sujet, au seul sujet : *lui est psychotique*, mais bien comprise dans des histoires d'êtres parlant, par lesquelles Jeanne est emportée, et (qui) emporte(nt), au moins, deux (?) de ses filles : celle(s) qu'elle appelle Marguerite. La première était morte, brûlée vive, *infans*. (Qu'est-ce) qui l'avait tuée ? Ce n'était plus vraiment le sujet qui était psychotique, c'était, au mieux, la folie des hommes pris et torturés par le langage qui n'existe pas.

Une folie, qui me participe au présent. Première lézarde dans mes conceptions des structures, qui me paraissaient, jusque-là, assez bien structurées...

Rendons à Allouch, ce qui lui appartient, c'est à lui que nous avons volé, avec Michèle Skierkowski, ce bon mot de *pernépsy* : Père né psy ?

\*

Le samedi matin du séminaire des CCAF en octobre dernier, autour de l'actuel de la nanoseconde, Jean-Pierre a rappelé depuis Louvain, les travaux de Jacques Schotte, et depuis Budapest, les vieilles photos de Léopold Szondi. Le vecteur *basal*, le vecteur *contact*, se raccrocherait *humainement* aux troubles de l'humeur. La mélancolie se retrouverait plutôt du côté des *psychoses*. La dépression bricolée, *pharmacologisée*, par les TCCistes en troubles bipolaires a bien vite pointé son nez. Freud y fait allusion dans ses premiers textes sur les névroses actuelles.

Notre avant-dernier cartel d'adresse des cartels de la pratique avait restitué une *mélancolie non nostalgique*. L'actuel abolit le temps. La mélancolie re-tiendrait-elle le temps – le temps d'une métaphore ? La règle fondamentale contient et l'idée de prendre, *pastout*, son temps, et l'impression de, *pastout*, le perdre. Prendre le temps d'un point mélancolique pour échapper l'actuel de la nanoseconde ?

Dans la théorie szondienne, repassée à la mode belge, le vecteur *contact* pourrait se rapprocher d'un holding winnicottien : la tenue, ça a de la tenue, que diantre ! Jean-Pierre a alors fait le geste avec ses deux mains d'une double verticalité. Claire Colombier voyait plutôt l'horizontalité d'un bébé, re-tenu dans, par, celle des deux bras de sa mère. Verticalité/horizontalité ?

Des bras qui portent en embrassant, des regards qui dressent en re-gardant ?

\*

Le regard de l'*infans* s'appuie sur le regard de la mère. De même que le nouveau-né ne marche pas sur ses deux jambes, de même qu'il fût porté dans le ventre de sa mère, puis dans ses bras, de même, il est porté dans son regard avant qu'il puisse se dresser. Le regard dresse le corps de l'autre. En deçà et au-delà du miroir, tout regard (se) repose sur le regard de l'autre. Le regard n'abandonne jamais le premier passé. Là, notre regard était le sien. C'est le fondement de la connivence.

Les *infans* veulent bien autre chose que le langage avant de parler. Ce n'est pas l'existence du langage qui les pousse à l'acquiescer. C'est la bouche de leur mère, le sourire qui la transforme, le regard qui les supplie. Nous parlons parce que nous sommes appelés à répondre. Littéralement, le langage est une vocation. Un appel à re-naître. À re-n'être...

Les regards de nos mères nous dressent ; leur voix nous fait se dresser. Elle nous rend intranquilles, et nous pousse sans jamais vraiment cesser à tenter de re-danser *la danse perdue*, que chante Pascal Quignard avec *Medea* [Éditions Ritournelles, 2011]. La danse perdue, c'est pour le fœtus la seule réponse possible, motrice, à cet appel à re-n'être de la-voix-de-sa-mère – sa langue maternelle ? – *placentaire*, dirait un autre de mes amis Michel –, cette langue qui me parle plus que je ne la (lui) parle.

\*

Dans l'après-midi, Martine Delaplace nous a offert un petit moment de ses purs bonheurs artistiques. Elle nous a raconté la genèse de ses dernières toiles. Placées sur le ventre de femmes enceintes, elles établissent un dialogue confidentiel entre elle et les fœtus ; ils s'y laissent alors *empreindre*. Je ne peux que garder, pour nous, secret, le trésor d'une des confidences d'un de ces modèles. Je ne résiste pas à l'envie d'en dévoiler « son » image :



\*

À quel appel à re-n'être, répondons-nous quand nous nous levons pour aller à la rencontre de quelqu'un, qu'on soit patient ou thérapeute ? Quelle intranquillité nous gagne pour nous faire *ce* dresser sur nos pieds ? Depuis quelque temps, c'est d'abord une voix que j'entends, quand je rencontre quelqu'un : celle qu'il laisse enregistrée sur mon répondeur téléphonique.

Les langues maternelles nous ont pas mal occupés. Martine a ainsi évoqué ses séances avec une femme souffrant de lésions cérébrales. Celle-ci a pratiquement perdu le français qu'elle avait acquis. Elle parle kabyle – je crois – une langue, que Martine ne parle pas, mais qui lui parle. Parfois, elle se surprend à demander à la patiente d'essayer de dire en français, ce qu'elle vient de dire en kabyle. Nous connaissons pratiquement tous ces moments, de façon inversée du moins, quand nous recevons un patient, dont la langue maternelle n'est pas le français : ces sortes d'urgence à entendre « sa » langue...

\*

La danse perdue m'a traversé quand j'ai entendu Christian Oddoux dire : *un point mélancolique*. Je ressens parfois, plus que je ne pense, une douleur. J'image celle d'un fœtus entendant l'appel à re-n'être de la voix placentaire, une douleur/joye, douleur de ne pas pouvoir re-n'être la voix, ça ne passe pas encorps, joie de (*ce*) mettre en branle par la danse, qu'*hom* perd à la naissance en criant. Ça passe. L'intranquille danse perdue fait (se) passer la voix-de-la-mère dans tout le corps (?) du fœtus. Elle fait *ce* dresser le futur petit d'*hom*.

Christian nous a d'abord fait re-visiter l'exposition de Jean Clair, au Grand Palais, en 2005 : *Mélancolie (génie et folie en Occident)*. Jean Clair avait imaginé deux niveaux : Dürer, puis Pollock, pour faire bref. Mélancolie versus troubles bipolaires ? Temps re-tenu versus temps aboli ? Dans la tradition, la modernité interroge au présent celle-là au passé pour envisager au futur. La postmodernité se réduit à faire, à n'être postmoderne.

*Que nous est-il arrivé – en Occident ?* Peut-être, l'effroi de la fin, non d'un monde, mais du monde même, par nos « propres » mains. *Mundus* disait la parure de la fiancée étrusque, que les Romains raptèrent ; le Cosmos des anciens Grecs nous apparaît *encorps* dans les cosmétiques. Il n'y a pas d'autre monde, puisqu'il n'y a pas de monde.

Pendant la Guerre de Sécession, le XIX<sup>e</sup> siècle a photographié l'im-monde des premières boucheries industrielles ; le XX<sup>e</sup> a commencé par les mondialiser, avant de finir par abolir le temps et par nous sidérer en produisant l'image-des-camps-et-de-la-bombe. La sidération est une impassibilité, sans même plus aucune tranquillité.

\*

L'intranquillité, j'en ai connu des vagues le samedi soir de nos journées d'octobre. Le sort en avait été jeté : je serai le lendemain un des deux rapporteurs de notre pas-cartel de clinique. Depuis la maternelle, rapporteur, ça n'a jamais été très ragoûtant. J'ai essayé d'écrire, de relire mes notes. Des impatiences m'agitaient. L'impatience est une des conditions de possibilité de la patience. Je devais d'abord aller à la rencontre, pour pouvoir espérer m'y pauser. Je me suis levé et je me suis mis à marcher sans but, autre, finalement, que celui que ça passe. Une déambulation. Je n'arpentais pas. Je divaguais. Un pas devant l'autre. *Solivagus*, sauvage, dit celui qui *vague* seul. *Silva* dit la forêt.

C'est la vieille sylve. Le lendemain, quand je rapportai mes déambulations à Martine Le Normand, elle a évoqué les péripatéticiens. Encorps des histoires de passes...

Mes déambulations parisiennes consistent le plus souvent à passer et à repasser (par, sur) les ponts, d'une rive à l'autre de la Seine, de l'île Saint-Louis à celle de la Cité, dans la zone du Pont Marie au Pont Neuf, jusqu'à passer, dans les grands jours, le Pont des Arts. Repassaient continûment des moments de la journée, dans le chaos apparent, de *mon* cahot déambulant.

\*

Claire Colombier avait évoqué les musiques répétitives. Elle s'est d'abord obligé à les écouter, pour pouvoir désormais les entendre, dans leurs articulations du même et de l'autre. Mes déambulations me ramenaient à ce *musement*, qui n'est pas sans rapport avec *l'association libre*, et que Claire nous avait apporté avec Michel Balat :

« Dans sa plus haute activité, le musément construit, échafaude ce genre d'idées qui peut-être passera ou ne passera pas la barrière de l'expression sans s'évanouir tout à fait, mais dont l'évidence de la présence atteste la réalité. [...] Le musément est essentiellement tonal. » [<http://www.balat.fr/Le-Musement-de-Peirce-a-Lacan.html>]

J'étais, *a posteriori*, agréablement surpris, qu'un diagnostic différentiel d'avec, disons, une expérience psychotique, ne nous ait pas occupés plus que ça, lorsque nous avons reçu, en mai dernier, Catherine Millot et Sean Wilder, autour de leurs *expériences intérieures*, pour reprendre les mots de Bataille. Un musément continu, tonal, une part de *nous-mêmes* pastous-jours en contact, pourtant toujours là. La musique n'existe que par, que pour, les silences, qui permettent de (la) respirer.

Mon pas s'est ralenti. Mes yeux se sont fermés. Ça c'est passé. Ça a passé. Ça s'est arrêté. Un suspens. J'étais arrêté. Je respirais. J'ai expiré. J'ai rouvert les yeux au ciel : une gargouille grotesque et terrifiante m'y regardait de son surplomb. J'ai refermé les yeux. Je respirais. J'ai inspiré. Ce n'était plus le même air, ce n'était plus le même ton. Ça ce passait au pied du massif des Annapurnas, à Ghorepani, hameau perché à 3000 mètres d'altitude. Je me suis remis à marcher.

\*

Pour un trekkeur de base, qui loue les services d'un guide, voir d'un porteur, le tour du massif, prend une vingtaine de jours de marche au départ de Pokhara, à 800 mètres d'altitude, avec une passe à plus de 5400 mètres : *Thorung, La Pass* (sic). Je n'ai jamais passé cette passe, autrement que par les récits de ceux qui y sont passés, repassés. Dans l'émerveillement de ce décor de toit du monde, qui a reposé un jour aux fonds de l'océan, dans le silence limpide des pures lumières d'un matin enfin dégagé, un hélicoptère, peint tout en noir, a soudain surgi par dessus une ligne de crête. Il venait chercher la dépouille d'une femme. Elle avait rencontré un mur dans la passe. La passe de *La Pass* n'est qu'un long et continu dépouillement, jusqu'à l'air que nous respirons, qui nous inspire, puis qu'*hom* expire. Ses poumons et son cerveau s'étaient noyés dans, de, son propre sang.

À Ghorepani, ceux qui en reviennent peuvent déjà plus ou moins reprendre leurs masques, leurs marques, leurs catégories. Il y a les sportifs high-tech qui évaluent leurs performances, il y les inspirés de, par, Dame Nature, il y a des femmes et des hommes, il y a des autochtones, il y a des égarés, il y a... Il y a des personnes, qui resonnent, résonnent, et re-raisonnent. Là-haut, juste avant *La Pass* – sans trop forcer le trait de la métaphore –, il n'y a vraiment plus personne. Il n'y a plus de trekkeur, il n'y a plus de base, il n'y a plus de guide, ni de porteur. Ce n'est même plus chacun pour soi. Il n'y a plus de soi. Plus de conscience de soi. Plus vraiment de conscience. Juste un pas devant l'autre. La conscience se résume dans cette voix interne, à demi maternelle, à demi collective, que le langage acquis déclenche en boucle tout à coup, vers l'âge de sept ans. Elle vient depuis accompagner toutes nos actions.

Il y a une tête rebelle dans la tête, plus ancienne, entêtée en elle, sans voix.

Là-bas, si haut, si loin, la distance irrémédiablement inexorable *der Kultur* (dans le temps, Pokhara est désormais à plus de dix jours de marche ; dans l'espace, à plus de 4500 mètres d'un dénivelé, tout en descentes et remontées, en *mount'daval'*, dit-on dans ce *pas-toi* qui s'emparait de ma langue, au fur et à mesure, que ce dépouillait mes masques ; *dévaler, déballer*, mon pas-toi me faisait entendre les deux), le froid glacial, le plus souvent humide, dans un environnement uniformément gris/blanc, la rareté de l'air, qui vient à manquer, la solitude lasse d'une marche automate dans un ciel si bas d'être si haut, finissent par arrêter la boucle, par nous (en) dépouiller totalement. L'on

aperçoit bien encorps, un peu, là-bas, quelque légère bosse, mais une fois passée, en revoilà, une nouvelle, peut-être est-ce la bonne ?, et, bientôt, il n'y a plus, pour tout le monde, du moins de ce qu'il en reste, qu'un pas devant l'autre.

Juste un pas devant l'autre. Une métaphore de notre clinique ?

\*

## II. ... parce que c'était moi...

C'est la dernière séance avant des vacances. Quand j'ouvre la porte de la salle d'attente, l'esquisse d'un quart de sourire au bout de la commissure labiale gauche sur ce visage généralement figé poursuit le bon augure. Nous nous serrons la main :

- Bonjour !

- Bonjour !

Un éclat d'inquiétude au coin de son œil droit me traverse, et nuance le début de sourire.

Arrivé dans mon cabinet, il pose sur mon bureau l'étui de sa carte vitale, avec laquelle il paye la séance. Nous en avons convenu il y a déjà quelques années. Il m'avait demandé s'il pouvait s'allonger sur mon divan. Pour autant, il ne s'y allonge *pas-tout* le temps, mais la plupart du temps.

En plus de la carte vitale, l'étui contient, depuis quelque temps, deux photos d'identité de son père, à vingt, puis trente ans, décédé d'un cancer à quarante, quand lui en avait dix. Aujourd'hui, les accompagne le visage d'une jeune femme, découpé apparemment à partir d'une photo plus grande.

Il s'allonge...

Avec lui, et peut-être, avec lui, plus particulièrement, j'ai du mal à faire silence, et à les respecter. Heureusement, et pas que pour nous, je l'entends encorps, jeune homme, me dire et m'apprendre: *Vous vous préoccupez trop pour moi...* J'ai, bien souvent, trop peur d'être littéralement aspiré par sa peur, qui est donc aussi mienne.

- ...

- ...

Alors je dis quelque chose :

- Tiens, une nouvelle photo ?

- Oui, vous la connaissez ; c'est Yannick, elle était hospitalisée en même temps que moi...

Dans mon for intérieur, je ne la reconnais pas vraiment. Elle ne me parle pas vraiment.

Peut-être...

- ...

- ... À l'Unité, ça rigolait pas ! ...

*Et, aujourd'hui, alors...* commente mon for intérieur.

Nous nous sommes rencontrés, voilà déjà bientôt seize ans, dans l'*Unité pour jeunes adultes* de l'hôpital de *La Colombière*, où, pas sans une bouffée délirante aiguë, sa mère et son médecin l'avait fait entrer...

J'ai fui, plus que quitté, mes dernières fonctions hospitalières, il y a seulement quelques mois, et l'état actuel de l'hôpital psychiatrique de Montpellier, ne m'inspire pas vraiment autre chose que certaine amertume et révolte certaine. Je me tais. J'expire, puis j'inspire, peut-être un peu plus longuement... un peu plus profondément.

- ... ..

- Aujourd'hui, j'ai rien à dire...

Et là, je m'entends (lui) dire :

- Et bien..., dites-le !

- C'est pas que ça va bien, c'est plutôt le contraire. C'est qu'il n'y a pas les mots...

C'est juste que c'est difficile... ..

- ...

- ... ..

- C'est une période de l'année qui est difficile...

*Pour qui ? s'amuse mon for intérieur...*

Pour faire face à ma propre peur – de quel vide ? –, je fais allusion à la prochaine date anniversaire de la mort de son père qui coïncide à quelques jours près avec celle de la Toussaint, et du Jour des morts qui suivent. C'est-à-dire d'au moins son père, puis son grand-père paternel l'année suivant celle de la mort de son père, puis, ou plutôt avant, son oncle paternel dans un accident de voiture. Plus tous les autres... L'année, où nous nous sommes rencontrés, sa mère était opérée d'une néoplasie mammaire. Sa tante maternelle en est morte l'année suivante.

- ...

- ...

- Ça fait un moment que j'ai envie d'un moment de silence sur ce divan...

Je suis sidéré.

Physiquement/psychiquement sidéré...

- ...

- À l'Unité, ça rigolait pas. C'est pour ça que je l'ai choisie sur cette photo ; c'est pratiquement la seule où quelqu'un sourit... ..

- ... ..

- Là, je ressens une bouffée délirante. ...

Une bouffée délirante, c'est ... soit on se fait bouffer, ..., soit ... ..

... ..

.....  
.....  
Même s'il a convoqué le silence – et heureusement qu'il l'a fait –, je me surprends alors à le respecter, à accepter de ne rien dire, de ne pas en rajouter... même pas un petit « Soit ? » chez moi. J'ai un peu moins peur d'avoir peur, d'être peur... Ce n'est qu'*a posteriori* que je peux dire que j'acceptais d'être là, en suspens, le temps suspendu du poète qui suspend quelque temps une conscience. Du moment, sur le moment, il m'en reste vaguement un noir de mes paupières closes ou celui d'une zone incertaine de la façade de mon ordi. Le temps passe. Ça (y) passe. Je respire encorps plus calmement...

.....  
.....

Et là, en plein suspens, en un éclair :

- J'ai peur ...
- ... !?!

Puis, cette réplique, qui prend le temps de s'écouler le long d'une profonde respiration :

- Oui, j'ai peur ... ..
- ...
- ... ..

- Eh bien..., nous en resterons là pour aujourd'hui !

Je..., nous ne repasserons pas un autre suspens ce jour !

Nous nous relevons.

Il récupère son étui sur le bureau.

J'ouvre la porte :

- Au revoir, et à dans quinze jours.
- Au revoir, et bonnes vacances...

Elles commencent *bien*.

Je referme la porte.

\*

Ce samedi soir de la mi-octobre, je continuais de marcher. Ceux qui ont passé et le plus souvent repassé *Thorung, La Pass*, racontent qu'ils pleurent quand ils la passent. Des larmes, ni de douleur, ni de joie, des larmes..., ça s'écoule, ça passe. L'écoulement n'a pas de rapports évidents avec les niveaux des difficultés rencontrées jusque-là. *La Pass* n'est jamais la même ; les conditions, nos conditions, ne sont jamais les mêmes. Mais à chaque fois, on y passe, si on y arrive, un point mélancolique. Cela m'était, là, évidence. On peut *faire* le tour des Annapurnas en moins de dix jours. On peut aussi se perdre dans des fausses pistes, dans des impasses, nos impasses. On peut le *faire* dans le

sens des aiguilles d'une montre, et s'oublier dans les derniers mille sept cent mètres de folie. Des points mélancoliques, l'*hom* passe dans toutes les passes.

C'est éprouvant de passer une passe. Le lendemain, après avoir fini de rapporter, je surpris des larmes embuer mes paupières. Je parlai par ordre alphabétique après les deux autres pas-cartels de clinique. Pour faire bref, le premier restitua : *les métaphores*, le second : *l'objet fétiche*. En les écoutant, il m'apparut évident que toute métaphore est une passe d'un point mélancolique. Un point, pas le point. Ne fétichisons pas la passe. Bataille imageait la transgression d'un saut au centre d'un cercle de feu, pour constater qu'il n'y a pas pour autant ni d'avant, ni d'après : c'est toujours sur le même sol qu'*hom* retombe. Le sol de nos solitudes, parfois conniventes. Il y a eu un temps de suspens, un allègement. Celui d'une métaphore. D'un transfert, dit-on du latin. Un soulagement.

... *dolor, solor, ..., color*, compléta, le dimanche matin, Anne Jaeger.

\*

Pascal Quignard, INTER (in *Inter aérias fagos*, Argol éditions, 2011, Paris, pp. 40-41) :

« Tout va vers *solitus*<sup>1</sup>. Tout se tourne en strophe vers *solitus*. Tout s'enroule en *solitus*. Bien sûr *solitus* n'a rien à voir avec *solus*<sup>2</sup>, mais c'est comme son soleil. *Solus* augmenté de sol, *solus* augmenté de soi, l'insociabilité est une valeur plus grande que la vie collective et sa guerre. *Solus* est *solutus*<sup>3</sup> car c'est la vie sans lien. *Solor, solor*<sup>4</sup> quel verbe est plus beau que *solor* pour un obsessionnel ? L'étude est la seule lumière. »

[Notes : - 1 : ordinaire, -> insolite ; - 2 : seul, solitaire ; - 3 : participe passé de *solvo* : solutionner ; - 4 : soulager, -> con-soler.]

\*

Une métaphore de l'apaisante corrosion d'une métaphore...

La bile noire, que dit la mélancolie, est des plus puissants détergents du encorps humain. Indispensable à notre (auto)digestion. Elle nous dépouille de l'illusion d'un Moi, au risque de finir par héroïser sa dépouille.

*La metaphora*, si elle ne guérit pas, allège : elle est une *relevatio/translatio*.

*Revelatio*, c'est déjà une renaissance. C'est l'inattendu, *paradoxon*, auquel les dieux livrent

passage. Il n'y a pas de *metaphora* qui ne soit un *paradoxon*. La *revelatio* m'arrache à *Moi-même*, c'est la corrosion. La *translatio* me fait changer d'épaule, c'est l'apaisement.

Dans l'après-midi de ce samedi d'octobre, nous avons préféré la pénombre pour nous éclairer ; les lumières des outrenoirs de la salle du Musée Fabre à Montpellier nous ont apporté quelque *sou-lage ment...*, l'éclair d'un temps suspendu d'une métaphore...

\*

... j'ai peur...  
... je vis...

Luc Diaz *faciebat*,  
Castelnaud,  
le samedi 17 décembre 2011.

**Prochaine réunion du groupe C**, qui accueillera bien volontiers ceux et celles qui le souhaiteraient :  
vendredi 20 janvier 2012 à partir de 19h30 ; chez Patricia Philippot : 53, rue de Chabrol, 75010 – Paris ;  
Tel : 06 60 14 28 59

## Le merveilleux réel. Brouillons de lecture.

Isabelle Carré.  
Jean-Michel Darchy.

"C'est le petit défaut des révolutions, elles se croient propriétaires de la vérité. Elles ne jurent que par la vérité."

Zoé Valdes. *Trafiquants de beauté*

C'est une rencontre partagée au cœur de La Vieille Havane, à un an d'intervalle, avec Mercedes, qui nous a fait échanger et écrire sur la toile de manière impromptue. Mercedes est une femme d'âge mûr, née à Santiago de Cuba, terre natale qu'elle n'a pas visité depuis plus de quarante ans, célibataire (son mari a suivi en Europe une Italienne opulente dans tous les sens du terme...) Passionnée de littérature en général, et française en particulier, professeur de français à l'alliance française, qui n'a jamais quitté Cuba, mais est en passe de tenter de rendre visite à ses sœurs chez l'ennemi, à Key West. Nous lui avons apporté un petit paquet de livres, quelques boîtes de thé, quelques journaux, et son plaisir fut immense. Elle a toute une ribambelle de connaissances françaises qui se communiquent respectivement leurs adresses et passent les colis par la poste française avant de les lui remettre en main propre à Cuba, seul moyen de s'assurer qu'ils arrivent jusqu'à elle. Elle nous a donné le désir d'écrire, de partager une expérience, de lui rendre hommage en attendant de lui rendre visite de nouveau, un de ces jours.

Je commencerai par cette phrase déconcertante de Fidel Castro:

« Au risque de vous fatiguer, je me permets de vous rappeler à nouveau : face aux armes sophistiquées et destructrices avec lesquelles ils souhaitent nous terroriser et nous imposer un ordre économique et social mondial injuste, irrationnel et insoutenable je dis : « semons des idées, semons des idées et semons des idées, semons de la conscience, semons de la conscience et semons de la conscience. » El Maximo est le roi des beaux discours, il détient le record de durée dans ce domaine : douze

heures.

La révolution cubaine de 1959 nous interroge, nous questionne, le pays est comme arrêté à ce point du passé des barbudos, ces mythes créés, Ernesto Che Guevara, Camillo Cienfuegos, dont l'effigie et les dessins se dévoilent au détour de nombreuses rue et affiches dans le pays. L'image romantique de la Révolution de 1959, savamment entretenue par La Havane, s'effrite pourtant comme les murs des bâtisses, des solares, ces anciennes demeures coloniales où vivent des familles et qui menacent de s'écrouler à chaque instant. Les textes de loi, les tribunaux contre-révolutionnaires qui s'établissent dans de nouveaux bâtiments rénovés, sont toujours là pour justifier l'injustifiable. Mais La Havane et Cuba reflètent la souffrance, la pauvreté, combinent des fragments épars du passé du dictateur Batista, l'opulence et la corruption, l'oppression d'un peuple. ( Soy Cuba, très beau film de Mikhaïl Kalatozov. 2004) et cette quête de liberté que fût la révolution, avant que le pays ne sombre à son tour dans une répétition, une partition certes différente, mais où la pensée unique, la corruption et la voix du maître ont repris le devant de la scène. Chercher à mieux comprendre la réalité cubaine, la politique répressive du régime castriste sur fond d'embargo américain, l'ennemi, la résistance qui s'affirme dans la réalité cubaine, et ce qu'elle nous enseigne est notre tentative dans ce texte écrit à quatre mains, au gré de nos rencontres avec des textes d'écrivains

Dans avant la nuit, Reinaldo Arenas narre une enfance pauvre mais libre avec ce souvenir du goût de la terre qu'il mangeait à s'en rendre malade. Puis vint l'espoir en la révolution castriste et la lente et longue descente vers une vertigineuse déception, les amours homosexuelles, la répression, la censure, les travaux forcés, l'emprisonnement : « *Maintenant je vois l'histoire de mon pays comme ce fleuve de mon enfance qui charriait tout sur son passage*

*dans un fracas assourdissant ; ce fleuve aux eaux troubles nous a tous anéantis lentement, les uns après les autres. »*

Dans son autobiographie, nous trouvons ces lignes sur la solitude d'un sujet perdu, écrasé par ses rêves et la dure réalité d'un vide entre dictature et capitalisme :

« Je crois que si la répression sexuelle a développé quelque chose à Cuba, c'est précisément la libération sexuelle »

« La différence entre le système communiste et le système capitaliste ? Tous les deux nous donnent des coups de pied au cul, mais dans le système communiste tu dois applaudir, tandis que dans le capitaliste tu peux gueuler. Ici (Miami) j'étais dans un univers frelaté, dénué de mystère et dont la solitude prenait une tournure souvent plus agressive. Je ne tardais pas naturellement à éprouver de la nostalgie pour Cuba, pour la vieille Havane mais ma mémoire enragée l'emporta sur toute nostalgie. Je savais que je ne pouvais vivre dans un lieu pareil. Je m'aperçois que pour un expatrié, il n'y a aucun endroit où l'on puisse vivre. En exil, on est qu'un fantôme l'ombre de quelqu'un qui ne peut jamais atteindre sa propre réalité. » Avec *Avant la nuit*, Reinaldo Arenas, livre son dernier cri "contre le fracas des armes qui asphyxie le rythme de la poésie, de la vie".

(*Avant la nuit*. Arenas. A a été adapté au cinéma par Julian Schnabel en 2000.)—

La tentative de l'auteur, d'échapper, de fuir, dans les mots comme dans la réalité, l'empêche de penser à ce qu'il va regretter, ce qui fait qu'il s'arrache malgré lui à cette terre qu'il mangeait à pleine bouche lorsqu'il était enfant. La butée du réel, ce sera le mur que représentera le monde capitaliste pour lui, l'impossibilité à dire la persécution, la prison, les refus de publications dont il sera l'objet, alors qu'il s'est lui-même et a mis d'autres en danger de mort pour faire sortir ses textes de la prison où il était en captivité. ( Faire sortir ses textes n'est dans le contexte même pas une métaphore, car son passeur de feuilles manuscrites était une « grande folle » comme on dit.)

R. Arenas n'en sortira pas, du trou, de l'enfermement, des entrailles de la persécution, puisqu'il passera les dernières années de sa vie à se battre contre le Sida. Errance, prison, exil, rien ne vient contredire pour lui le fait qu'il n'a pas sa place dans ce monde, sauf à en être toujours expulsé. Cela n'est pas sans me rappeler certains propos

tenus lors du dernier séminaire de l'I-AEP, concernant l'analyste clandestin et la brûlante actualité.

Zoé Valdès, cubaine vivant à Paris, livre d'une autre manière, plus humoristique mais pas moins dramatique « le néant quotidien » la beauté et détresse de son pays, les Noël interdits, les touristes éblouis par la Habana Vieja délabrée, errant dans les hôtels rénovés au titre de patrimoine de l'humanité par l'Unesco, l'amertume et l'attente de la mort des deux frères fidèles.

Dans « Trafiquants de beauté » elle écrit : « J'ai treize ans mais je ne sais pas dans quelle étape de ma vie je me trouve, ici on mûrit en un clin d'œil, mais en même temps, je ne sais rien de la vie... » Ou encore « si l'on quitte la grande place aux façades coloniales flamboyantes et que l'on passe l'église de la Merced, alors tout tombe en ruine. La misère, on s'arrange avec, on la contourne discrètement... » C'est un peu tout cela, le merveilleux dans le mode réel, cette révolution dont on ne cesse de glorifier les héros du passé, ce passé coloniale dont on ne cesse de magnifier les vestiges (que serait Cuba sans « les belles Américaines ? » ) cette dictature révolue qui a laissé la place à un espoir de liberté, d'ouverture, d'éducation de soins médicaux et de culture pour tous, et l'amertume... Zoé Valdes avait, entre autre, un espace d'évasion, la bibliothèque de l'Alliance française, réservée sur ordonnance spéciale du ministère de l'éducation, et à dose homéopathique, aux meilleurs étudiants en langues.

Dans *La Douleur du Dollar*, l'auteur nous conte l'histoire de Cuca "Abandonnée par l'homme de sa vie qui, pour tout souvenir lui a laissé une fille et un dollar", mais pas n'importe lequel, puisque le numéro de série de ce billet coïncide avec le code secret du plus grand compte bancaire en Suisse de son autre famille, mafieuse. Or, ce dollar, Cuca l'a égaré. Son amant, qui est aussi père de sa fille s'appelle "Ouane" comme number one, "one" comme ce dollar unique non substituable dans la série, il ne renvoie qu'à lui-même. La métamorphose du réel est convoquée, à travers cet enfant et ce dollar qui constituent un paradigme de l'amour impossible, l'écriture qui travaille ce thème au sens quasi musical du terme, rend ici bien compte de "l'enseignement de la méprise", entre ces deux êtres cuca et ouane, comme entre "Cuba" /Cuca et number "one", Fidel Castro.

La métamorphose du réel implique dès lors le rap-

port au monde comme rapport d'interruption, rupture inéluctable de présence (rapport sans rapport) qui maintient l'autre dans son altérité, l'invente pour survivre, en permanence dans un détournement de la présence immédiate. L'unique ici (Ouane pour Cuca) Fidel et la révolution pour l'île (il) ne peut se dire qu'à s'effacer ou à se perdre. L'autre ne se présente jamais comme tel par sa présence, mais par son absence et cela même lorsqu'il se présente (Le retour de Ouane pour récupérer le dollar codé), en fait c'était une planque, cruelle méprise, mais elle ne le sait pas.

Ce que Cuca ou Cuba rate, c'est le surgissement de l'altérité comme l'événement du tout autre comme possible, soit accueillir l'impossible (the dream wasn't true) comme convoquant le deuil originaire et l'économie d'une certaine mélancolie comme expérience nécessaire, incontournable. Et ce que nous pouvons palper comme réussi et réuni dans le roman, c'est une transfiguration poétique, une métamorphose du réel au sens de Lacan et du « ne cesse pas de ne pas se dire », cela ne cesse de ne pas s'écrire : "ce qu'on ne peut pas dire, peut être ne faut-il pas le taire, mais l'écrire?" (Jacques Lacan, séminaire Encore) Un lien est ainsi tenté par Zoé Valdès entre la scène de l'impossible amour et l'écriture qui par la langue la met en scène ou lui fait une scène.

Dans un tout autre style chez Pedro Juan Gutiérrez *Trilogie sale de la Havane*, on retrouve, au-delà du dénuement, du désespoir, de la misère sur fond de danse, de rhum et de sexe, une opportunité, au delà de jouissances souvent délétères, une possibilité de pensée en tant que seule la langue donne la pensée à la pensée.

Comment tenter de restituer un peu cette problématique de ce que nous avons appelé « le merveilleux réel », tout en songeant à ce « merveilleux dans le monde réel ? » Arenas et Valdes, chacun dans leur style, évoque l'horreur du régime tout en la constellant d'une passion pour leur pays, leurs origines, devenues inhabitables.

-Pour Lacan (séminaire XXII: RSI, séance du 11 mars 75): "Le réel c'est l'expulsé du sens, c'est l'impossible comme tel, c'est l'immondice dont le monde s'émonde en principe, c'est l'existence de l'immonde, c'est-à-dire ce qui n'est pas monde", l'impensable, l'inassimilable, l'imprévisible, l'hétérogène.

-Chez Bataille (cf. L'Erotisme), le réel excède, et ce concept de l'excès et de la transgression est corrélé au concept Hegelien de *Aufhebung* : dépasser quelque chose tout en le maintenant comme telle, avec l'idée que ce qui nous contient comme « moi » rend toute sublimation impossible. L'excès déborde la raison, il la menace, se manifeste par l'hétérogène de sa présence .

-Chez Derrida (cf. donner le temps), le réel n'est pas séparable, il infiltre en continuité le tout, il est dans un rapport d'antériorité logique à ce qui est. S'en dégage la perspective et la fonction de l'ignorance, comme fondatrice de la question du sujet : c'est lorsque ce qui est ignoré, « se fait savoir » au sens du point de retour de la pulsion, le « se faire » (exemple de « voir », ou « -être vu » ou « se faire voir » ) advient comme savoir de l'Autre. C'est un savoir sans sujet en place de vérité dans le discours de l'analyste. Cette ignorance est fondatrice du transfert, méprise en début de partie, qui se retrouve à la fin, comme savoir non su, c'est ce point trou, que recouvre le fantasme, « Celui auquel on suppose le savoir on l'aime » (Lacan) L'analyste ne recèle pas l'objet, mais on lui prête un objet agal-matique.

Mais, pour suivre la ligne de faille de notre circuit littéraire, laissons la part belle aux écrits.

Dans *La douleur du dollar*, Zoé Valdès écrit encore :

« *La vie est un songe et tout s'en va* »

Ces paroles, elles ne sont pas de Calderon, cette fois, mais d'Arsenio Rodriguez, compositeur cubain:

*Il faut vivre le moment heureux,  
Il faut jouir autant que tu pourras  
Car au bout du compte,  
La vie est un songe  
et tout s'en va. »*

(suit la scène où elle retrouve, désabusée, le dollar qu'il (Ouane) lui avait donné avant de partir et qu'elle avait égaré...

« *Si je lui raconte la grisaille surpiquée de fil noir que j'ai vécue, je risque de l'ennuyer, de lui gâcher sa nuit. Pas de doute, ma douleur je l'ai congelée, on congèle de la sorte une personne que l'on souhaiterait voir bien loin. Tu la mets dans le bac à glace, et la relation se refroidit aussitôt. etc... »*

*La douleur, chéri, tu me questionnes sur ma douleur, oh, chéri que tu es marrant,*

*-Je l'ai rangée (le dollar) dans le réfrigérateur. »*

L'écriture métamorphosant le réel, insupportable à supporter, écriture mise au frigo comme l'apologue des paroles gelées de Rabelais, "jetées sur le trimac".

Cet abord permet de manière serrée de différencier, par les matériaux de la psychanalyse (association libre, symptôme, interprétation) ce que c'est que l'interprétation du sujet). Au sens de la direction de la cure (CF Ecrits, J.L, 1966), il s'agit de remettre la vérité à sa place, dans le discours de l'analyste S2 en place de vérité, comme savoir non-su, où réel et inconscient sont là dans un rapport d'équivalence. Si nous en tirons toutes les conséquences, ce qui est loin d'être le cas, il faut souligner qu'il s'agit, et c'est bien là positionner le problème) d'une vérité d'avant tout sujet.

Ceci permet de se repérer dans les structures cliniques, car l'efficace de la cure repose sur les effets sur la structure du refoulement originaire, du symbolique. C'est valable en politique aussi, l'anachronisme de l'isolationnisme cubain, si le leader "maximo" se prend pour la vérité, on est dans un ordre paranoïaque ou paradisiaque qui occulte complètement le primat du symbolique sur le réel et l'imaginaire (escamotage de l'incidence du refoulement originaire, c'est à dire du primat du symbolique, i.e il y a quelque chose qui pense avant même que "je" pense)

A partir de là et en faisant un parallèle avec le transfert spécifié comme mise en fonction, côté analyste du Sujet Supposé Savoir, jusqu'au petit "a" objecte que "charbonnier n'est pas maître chez soi". Les moyens de la psychanalyse, la cure, permettent de positionner la "vérité" comme savoir vide de la vérité.

Dans la préface du livre Cuba, Castro affirme (s'appuyant sur "les intellectuels"...)" qu'un autre monde est possible". Entre impossible et possible de l'impossible il y a là une dialectique très serrée qui permet de soutenir la déshérence du sujet, au sens de la cure. Il n'y aurait pas de guérison sans la vérité, comme impossible à dire, virant au nécessaire, c'est là qu'intervient la question de l'écriture et de la lettre comme inscrivant un écart entre les places et la vérité, une production: le produit de la jouissance qui constitue une perte pour le désir.

« Comme si dans ce bled qui est le nôtre raconter des boniments, bien plus qu'une manifestation littéraire, était l'expression authentique de l'identité nationale. » ( Zoé Valdes. Trafiquants de beauté.)

Sur ce point, la littérature cubaine est prolifique, en fictions autobiographiques, pour contourner la censure idéologique d'un régime dont l'ironie cinglante est de prétendre défendre les idées et la créativité au service de La vérité d'un seul.

La dégénérescence et la dérive de Fidel Castro, sont bien d'être devenues une voix désarrimée de toute représentativité, déchaînée (12h de discours non-stop) dans le réel et qui a pris possession de lui.

Jacques Nassif décrit fort bien l'analyse comme une "situation de voix" et propose, à propos des dictateurs, le terme de voix déchaînées dans le réel, comme un déchaînement du symbolique dans le réel, une voix désarrimée de l'identification du sujet au signifiant. (*Dévoiler la voix*. Texte paru dans Revue Apertura, colloque de recherche psychanalytique, volume 4 1990, Le trait d'esprit (Witz) et l'interprétation psychanalytique. Editions Springer Verlag, pages 138 à 144.) Castro comme tous ces fous du discours autoréflexif délire, comme un ténor devenu fou, sa voix le possède, l'a tué, elle se jouit de lui. Sa voix n'est plus audible à ce jour, mais Fidel continue des apparitions écrites, dans le Granma, quotidien de l'île. Cela n'est pas sans rappeler le mythe juif du Golem à Prague, cette machine "délirante" qui se rend maître de son Rabbin, de son inventeur et détruit tout sur son passage. L'idée c'est un déchaînement d'une machinerie symbolique dans le réel échappant à la coupure signifiante. On peut dire que Castro ne parle pas, ne dialogue pas, mais qu'il "émet", discours comme miction, incontinence, orgie d'émissions sonores.

Si on considère qu'il se fait l'interprète en "soliste" de la révolution, en quoi cette révolution, ne l'a pas, lui déplacé ?

Castro est un contre-exemple de la vérité se passant d'auteur, il s'est approprié "sa" révolution, il s'en prévaut "auteur". Le mathème du discours de l'analyste disjoint vérité et savoir d'une part et signifiant maître et cause du désir d'autre part, ce qui permet de distinguer place et fonction, là où Castro les confond.

Ces détours nous permettent à leur manière de reposer les questions de la psychanalyse qui reste ou resterait le lieu propre d'une contre-culture, à *auto-riser* (?), ou plutôt construire, pas le lieu vide d'une idéologie.

Rappelons ici les trois impossibles de Freud : « Gouverner, éduquer, psychanalyser ». Ce qui est

en jeu, à terme, c'est bien l'objet de la psychanalyse, la castration, hypostasiée par le discours de la science, fut-elle politique et marxiste car elle déjoue comme imposture toutes les impostures d'Etat permettant d'occuper les places dans les discours pour jouir du pouvoir pour le pouvoir.

« Je veux parler des temps futurs où quelqu'un écrira sur nous, notre époque, nos batailles. Je parie que nous serons les héros de l'absurde. C'est mieux que rien. Nous aurons au moins la satisfaction, sans fausse modestie, d'être les héros de quelque chose. Qui pourra nier que notre époque fut aussi inutile qu'insulaire? »

Zoé Valdes. Les trafiquants de beauté.

*Para Mercedes, con todo mi carino, y amor por mi ciudad natal : La Habana, viva la libertad y la vida.*

Zoé Valdes. 5 novembre 2011.



## « Aux alentours... »

**Claudine Hérail.Teste**

« *Aux alentours...* » de nos pratiques et de nos questions ouvertes aux champs voisins, je vous propose quelques notes prises à la lecture de l'ouvrage de Bernard Stiegler « *Prendre soin de la jeunesse et des générations* »<sup>1</sup> qui ont été l'objet d'échanges lors d'une rencontre du « groupe de Montpellier ».

### **Que méritent « nos » enfants ?**

*est le fil conducteur du propos de l'auteur.*

*Que nous devons-nous de leur transmettre ?*

*Quels sont les effets sur leurs jeunes cerveaux des nouvelles technologies dont ils sont abreuvés très tôt ?...*

*Quelques notes donc.*

### *Majorité et responsabilité*

Désormais en France pour certains délits, en cas de récidive, les mineurs seront jugés comme leurs parents majeurs. Cette modification de la loi signifie qu'il n'y a plus d'âge nettement affirmé de la responsabilité, celle de prendre soin des enfants et des adolescents, de prendre soin d'eux précisément en tant qu'ils sont mineurs.

Cette responsabilité est socialement établie et fondée sur le statut de majorité.

La remise en cause de la minorité des enfants remet donc du même coup en cause la majorité de leurs ascendants adultes.

### *La formation de la responsabilité et de l'attention*

La responsabilité est une qualité psychique aussi bien que sociale de l'individu et sa formation passe par une relation d'identification aux parents qui éduquent l'enfant dans la prime enfance. C'est ce processus que l'industrie culturelle détourne en détournant et captant l'attention des jeunes consciences en vue d'en faire des cerveaux dociles aux

injonctions de consommer, s'en trouvant de plus en plus frappés de troubles de l'attention généralement accompagnés d'hyperactivité.

La responsabilité des aînés consiste à transmettre à l'enfant l'expérience accumulée par les générations. L'intériorisation de ces représentations symboliques héritées, léguées par les ascendants et transmises par les parents adultes et majeurs, conditionne la formation de l'attention. Ce processus d'agencement de rétentions crée des protentions, c'est-à-dire des attentes sans lesquelles on ne saurait être attentif.

### *A propos du désir*

Lorsque les grands parents font les clowns pour faire rire les enfants, ils s'adressent à leur désir, selon une voie qui n'est pas celle de l'autorité répressive mais celle de l'autorité compréhensive, l'autorité de la fantaisie et de la tendresse.

Donner ce temps à l'enfance, c'est donner accès aux Muses.

La fantaisie engendrée par l'imagination où se forment les milieux symboliques, constituent le bien le plus précieux de l'humanité : sa culture et son esprit.

Le désir s'élabore socialement à travers les générations. Il est le fruit de ce qui relie les générations comme culture et comme esprit, outre qu'il peut conduire à la génération d'une descendance, à la fondation d'une famille et à l'assomption de l'obligation d'éduquer les enfants en leur transmettant ces fruits du désir que sont cette culture et cet esprit.

La voie est ouverte, celle par laquelle se constituent les espaces transitionnels.

### *La « bataille de l'intelligence »*

Elle est entendue comme courage et volonté de savoirs individuels. « Ose savoir ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la de-

---

<sup>1</sup> Stiegler Bernard ; *Prendre soin de la jeunesse et des générations* ; Flammarion. Paris 2008.

vises des Lumières »Kant.

Il s'agit de lutter contre la paresse et la lâcheté...qui hantent l'esprit adulte...comme les esprits malins de la servitude volontaire.

Laisser les psycho technologies prendre le contrôle de l'attention infantile, c'est laisser l'industrie culturelle court-circuiter et détruire ces espaces transitionnels. L'industrialisation incontrôlée de la culture met en œuvre le psycho pouvoir des appareils du contrôle attentionnel, qui soumet la fantaisie à l'obligation de faire de l'audience en convoquant les pulsions les plus archaïques, c'est-à-dire, à l'obligation de rendre disponibles les consciences réduites à la simple fonction cérébrale de l'arc réflexe...

#### *Les troubles de l'attention*

L'imagerie cérébrale permet d'observer comment la synaptogénèse est profondément modifiée par les médias contemporains.

Ces jeunes cerveaux ont de plus en plus de mal à accéder à ce que Katherine Hayles appelle la *deep attention*.

Le cerveau juvénile court d'autant plus de risques de souffrir d'un déficit attentionnel et d'un échec scolaire qu'il aura été exposé précocement aux programmes télévisuels, par exemple ceux de canal J.

#### *Une mutation générationnelle.*

K.Hayles <sup>1</sup>: « nous nous trouvons au milieu d'une mutation générationnelle en matière de comportements cognitifs, qui pose de sérieux défis à tous les niveaux de l'éducation, y compris dans les universités. »

La mutation consiste dans le développement de ce que K.Hayles appelle une hyper attention par opposition à l'attention profonde, c'est-à-dire la captation de l'attention par un seul objet pendant une longue période.

L'hyper attention au contraire est caractérisée par les oscillations rapides entre différentes tâches, entre des flux d'information multiples,...une mutation générationnelle a lieu, passant de l'attention profonde à l'hyper-attention.

C'est ce qui ne dure pas, ce qui zappe, qui est stimulant pour l'hyper attention.

De nombreux points seraient encore à relever dans ce travail que B. Stiegler livre à notre réflexion pour cette bataille pour l'intelligence ; comment dans ce contexte de mutation penser les pharmaka qui ont le pouvoir d'armer l'attention comme celui de l'aliéner ?

---

<sup>1</sup> Hayles K. *Hyper and Deep Attention : the generationnel divide in cognitive modes*, 2007.

*Les présages*  
*Ou le souvenir d'enfance retrouvé*

**Nestor A. Braunstein**  
**Traduit par Jacques Nassif**

**Michèle Skierkowski**

« *La mémoire voit le jour avec la terreur.* »<sup>1</sup>

« *On constate en règle générale que c'est le souvenir que l'analysé met en avant, qu'il raconte en premier, par lequel il introduit la confession de sa vie, qui s'avère être le plus important, celui qui recèle les clés des tiroirs secrets de la vie psychique.* »<sup>2</sup>

Le livre s'ouvre sur ces deux citations, fils directeurs de la recherche que mène Nestor A. Braunstein dans cet ouvrage, première étape d'un projet plus vaste, puisqu'il annonce immédiatement la suite qui portera sur « la jouissance que procure le souvenir douloureux ». La question centrale, celle des rapports entre « sujet et mémoire » s'annonce par deux thèses : « La mémoire est fondatrice de l'être du sujet » et « La mémoire prétend garder ce qu'en réalité elle a inventé ».

N. A. Braunstein dans le premier chapitre nous présente non seulement sa thèse, mais sa méthode, ainsi que le corpus sur lequel il entend travailler. Il prend soin de définir ses hypothèses et annonce l'ordre des chapitres. Cette manière de procéder pourrait paraître quelque peu universitaire, mais il n'en est rien ; le style et la construction même du livre en seront la démonstration contraire.

L'auteur réfléchit en effet sur la théorie de la mémoire à partir de témoignages *suspects* « consignés par des auteurs ayant écrits leurs premiers souvenirs », le corpus : *Papeles in-*

*fimos*, très joliment traduit par « papiers minuscules » et qui sont des textes qui « ne sont pas réputés importants dans ce que l'on reconnaît être « l'œuvre » de leurs auteurs.[...] Ce seraient plutôt des matériaux de construction, des notes de bas de page, des météorites du souvenir, des lettres qui pourraient s'être perdues. »<sup>3</sup>.

Si le corpus étudié est composé de « papiers minuscules », la bibliothèque est immense.

Si j'évoque la bibliothèque, ce n'est pas uniquement pour souligner le nombre d'auteurs étudiés (la seule lecture de la table des matières en donne un aperçu), ou les références, jamais pesantes, à un grand nombre d'écrits, Mais la lecture des premiers chapitres a fait surgir en moi l'image d'une bibliothèque à la Borges, « C'est à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. Le miroir inquiétait le fond d'un couloir d'une villa [...] « Du fond lointain du couloir le miroir nous guettait. »<sup>4</sup>

Cette bibliothèque va se révéler labyrinthique, faite de corridors sombres et animés de multiples figures. La référence à J.L. Borges imprègne l'écriture, mais aussi la construction du texte – souvenirs et jeux de miroir. L'auteur arpente cette étrange bibliothèque comme un détective, cherchant les clés des multiples tiroirs que recèlent les armoires de cet étrange lieu, pour y trouver les indices et les preuves qui viendraient infirmer ou confirmer sa thèse.

<sup>1</sup> J. Cortázar, *El perseguidor y otros textos, Antología II*, Buenos Aires, Colibue, 1996.

<sup>2</sup> S. Freud, « Un souvenir d'enfance de "Poésie et vérité", in *L'inquiétante étrangeté (et autres essais)*, Folio Essais, 1998, p. 196.

<sup>3</sup> N.A. Braunstein ; *Les présages* ; page 35.

<sup>4</sup> Borges Jorge Luis ; *TLÓN UQBAR ORBIS TERTIUS* ; in *Fictions* ; Folio 1974 ; page 11.

La rencontre, nous dit N. A. Braunstein, avec la thèse de Julio Cortázar a été déterminante : « premier moteur et fil conducteur de ce livre » ; J. Cortázar soutient comme une loi générale que « la mémoire voit le jour avec l'effroi » ; l'effroi serait inaugural de toute mémoire.

Le premier souvenir est le premier épisode de la vie ayant laissé des traces, et pour ce qui concerne les écrivains, « il aura à nos yeux la portée d'un mythe : celui de la naissance au désir et à la vocation de l'écrivain.

Mais ces premiers souvenirs ne sont que des mythes, « De toute façon nous sommes déjà parvenus à établir qu'en ce qui concerne un premier souvenir, nous avons toujours affaire à une conjecture indémontrable et mythique, infiltrée par des fantaisies, des désirs et des données fortuites, quand il ne s'agit pas d'une pure falsification. Nous ne parierons pas un sou sur la fidélité de la mémoire [...] »<sup>1</sup>

Le titre : « Présages », peut s'entendre comme une affirmation que le premier souvenir emporterait quelque chose de ce que sera le destin. N.A. Braunstein suivra en effet cette question : quelle est la consistance de l'idée que dans le premier souvenir se trouve aussi quelque chose qui explicite la vocation de l'écrivain ?, mais pour soutenir en inversant la perspective : « Ce que quelqu'un parvient à devenir n'est pas le résultat mais au contraire la cause du souvenir ».

La thèse de Julio Cortázar va donc être mise à l'épreuve à travers les « papiers minuscules » dans lesquels des auteurs relatent leur premier souvenir. Ainsi sont convoqués dans un premier temps Piaget et Freud, puis J.L. Borges, avec lequel bien entendu, les miroirs feront leur mise en scène.

« Les miroirs », car pour J.L. Borges, le premier souvenir en comporte trois : « Nous avions à la maison une grande garde-robe à trois battants de style hambourgeois. [...] Je me couchais et me voyais en triple exemplaire dans ce miroir, éprouvant la crainte que ces exemplaires ne correspondent pas à mon image exactement, ou, ce qui serait terrible, que je me vois différent dans l'un d'entre eux. [...] Avant de m'endormir, je ne cessais de cligner des

yeux pour voir si les images dans les trois miroirs restaient fidèles à ce que je croyais être mon image, ou s'ils s'étaient mis à changer d'une manière rapide et alarmante »<sup>2</sup>.

La rencontre avec les miroirs « borgesiens » constitue un des fils rouges du livre, et N. A. Braunstein va nous amener à nous poser une autre question : celle de la différence des sexes et de la manière dont le miroir l'interprète.

Animé par sa volonté de mettre à l'épreuve la thèse de J. Cortázar, N.A. Braunstein examine le premier souvenir de Virginia Woolf,<sup>3</sup> et ceux de plusieurs autres écrivaines : Martha Robbes et Nuria Amat.

Le premier souvenir de V. Woolf ne correspond pas à la formule de J. Cortázar ; il y est question bien davantage d'extase : « Loin d'être des souvenirs d'absence et de terreur, ce sont des vécus jouissifs de présence et d'exaltation »<sup>4</sup>.

Ce premier souvenir étant en opposition avec la thèse de Cortázar et l'extase ne lui paraissant pas être du côté du souvenir, N.A. Braunstein fait valoir un deuxième souvenir raconté par V. Woolf. Il s'agit de la rencontre dans le miroir avec une image sexuée et l'analyse qu'en fera l'auteur est passionnante.

« A Talland House, il y avait un petit miroir dans le hall. [...] En me dressant sur la pointe des pieds, je voyais se refléter mon visage. Vers 6 ou 7 ans à peu près, je pris l'habitude de me regarder dans le miroir. Mais je ne le faisais que lorsque j'étais certaine d'être seule. J'avais honte [...] Pourquoi en était-il ainsi ? Une raison évidente me vient à l'esprit : Vanessa et moi étions ce qu'on appelle des garçons manqués (*Tomboys*). [...] »

<sup>2</sup> Souvenir raconté par J.L. Borges dans un interview en 1973, alors qu'il était interrogé sur ses références obsessionnelles aux miroirs. Braunstein N.A., opus cité page 110.

<sup>3</sup>N.A. Braunstein ne fait pas référence aux écrits de Pascal Quignard, mais à de très nombreux moments, lors de ma lecture, des phrases de Pascal Quignard me venaient en mémoire... je ne peux penser cela comme fortuit et considère plutôt qu'il y a entre les écrits de P. Quignard et ce livre des « Solidarités mystérieuses ». Ainsi, les pages consacrées à V. Woolf évoquent « le sexe et l'effroi » ;

<sup>4</sup> V. Woolf, décrit aussi des moments d'extase « l'expérience à laquelle ils renvoient est celle d'une dilution de limites et de l'existence propre » ce qui n'est pas sans évoquer les textes de Catherine Millot et de Sean Wilder.

<sup>1</sup> Braunstein N. A. ; Présages, Stock ; page 110.

Dans un autre écrit, V. Woolf dira combien longtemps cette honte l'a questionnée et en cherchant les raisons, il lui est venu le souvenir d'un rêve : « j'ai rêvé que je me regardais dans un miroir quand un horrible visage – une tête d'animal – est apparue soudain derrière mon épaule [...] Je n'ai jamais oublié l'autre visage dans le miroir, que ce soit un rêve ou un fait réel, ni qu'il m'a effrayé ».

Ici, analyse N.A. Braunstein, l'effroi est lié au fait de se voir sexué dans le miroir. Le regard, « celui de tous et de chacun est toujours sexué ». Entre l'image qu'elle avait d'elle (Tomboys) et l'image rencontrée dans le miroir, qu'est-ce qui fait effroi ?

Qu'est-ce qui fait effroi ? « Le miroir classe les sujets, son regard est sexué » nous dit-il.

Serait-ce quelque chose qui vous range d'un côté ou de l'autre, à « homme » ou à « dame » comme a pu dire Lacan ? Qu'est-ce qu'elle voit la petite fille dans le miroir ? Quel visage ?

Si le moment du « stade du miroir » est l'assomption jubilatoire de son image par l'enfant, il y aurait ainsi une deuxième rencontre avec le miroir, plus tardive peut-être, et pour certains/certaines beaucoup moins jubilatoire ; moment où l'enfant, dans le miroir se voit fille ou garçon – en ce sens le miroir est sexué et sexuant.

« Être accepté comme on est ou subir l'exigence d'être différent n'a pas les mêmes conséquences. Le miroir ne reflète pas, il compare. Il le fait en comparant le sujet à l'image désirée par l'Autre – fille ou garçon.

La thèse de N.A. Braunstein ici est que les femmes entretiennent avec les miroirs (et avec l'écriture) des relations spéciales ; j'entends « spéciales » ici comme voulant dire : différentes de celles des hommes. En effet, nous dit-il constater, les femmes qui racontent leur vie dans une autobiographie parlent des miroirs. « Il semble bien que ce soit par l'attitude qu'ils adoptent en face du miroir que les hommes se différencient des femmes ».

Il ne m'est pas possible de vous faire un résumé de ce livre foisonnant, labyrinthique où une multitude d'armoires s'ouvrent les unes après les autres, dans lesquelles se trouvent toutes sortes de petites études passionnantes

autant d'un point de vue clinique que théorique.

Je vous en livre un exemple : dans le chapitre consacré à G. Perec, dont N.A. Braunstein écrit qu'il cherche à capter la mémoire pour se tenir à distance de l'intolérable du réel, quelques pages sur les souvenirs-écrans, qui deviennent sous la plume de l'auteur, souvenirs-couvertures. Le souvenir-écran fait écran entre une chose et une autre, mais est aussi l'écran sur lequel on projette (comme un film), on projette une image de soi reconstruite après-coup. Et le souvenir-couverture, c'est celui qui vient tenir chaud et protéger, mais aussi celui qui vient masquer qui on est – capture du fantasme – comme dans les histoires d'espionnage – les personnages ont une couverture – falsification de leur identité.

Les derniers chapitres seront davantage consacrés au rapport de l'autobiographie et de l'écriture, « toute écriture est autobiographique ; N.A. Braunstein nous livre à partir de la relation entre l'écrivain et sa « figure dans le miroir » une typologie des écritures autobiographiques, en soutenant, toujours, qu'avant et après la psychanalyse, les autobiographies ne peuvent plus se penser de la même façon.

Examinant les différentes manières de commencer et d'écrire une autobiographie, N. A. Braunstein relève qu'aucun écrivain (ni écrivaine) ne commence par raconter l'instant où il a été conçu (ce non-temps qui fascine Pascal Quignard) et dont N.A. Braunstein nous donne un contre-exemple très drôle en nous donnant à lire des passages d'un livre de Laurence Sterne, ni ne termine par une description de sa propre mort : « Il s'agit pourtant de l'événement capital vers quoi une véritable autobiographie devrait culminer », écrit-il.

La conclusion – s'il en est une – portera sur la structure de l'autobiographie, affirmée comme transférentielle – ce qui amène N.A. Braunstein à la transformation de « autobiographie » en Hétérothanatophonie : « hétéro » plutôt qu'« auto », car elle s'adresse à un autre ; l'écrivain se voit déjà mort et se remplace par son texte adressé à la communauté, donc « thanato » plutôt que « bio » ; et « phonie » plutôt que « graphie » depuis la psychanalyse.

Les premiers souvenirs des autobiographies ont toujours à voir avec le mythe, ils sont toujours objet d'une reconstruction, d'un recouvrement et sont supposés être les porteurs de clefs susceptibles d'expliquer plusieurs mystères de nos existences. Après une première lecture, le livre de N.A. Braunstein me paraît être la démonstration que ce sont les clefs qui sont l'explication elle-même et que le contenu des tiroirs est secondaire. Mais rassembler un livre aussi foisonnant et passionnant en quelques phrases ne peut être qu'une pratique réductrice, qui à coup sûr rate l'essentiel ; Alors, lisez-le.

## **Les présages ou Le souvenir d'enfance retrouvé**

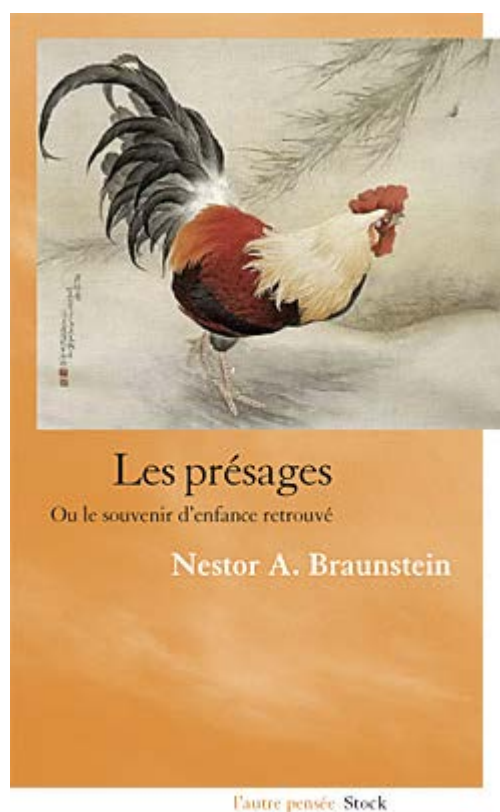
**Néstor A. Braunstein**

traduit de l'espagnol (Mexique) par Jacques Nassif

[Stock](#), Paris

collection L'autre pensée

Parution : novembre 2011



## Soit dit en passant

Luc Diaz

### Soit-dit en passant...

*Comme pièce à ajouter au dossier pernéspy, que nous essayons de constituer pour le groupe montpelliérain du deuxième jeudi.*

Au cours de notre *entre associations*, à Montpellier, début septembre, Guy Ciblac nous a, avec sa manière, enjoins de nous *désarrimer* de la nosographie médicale, celle des diagnostics, soit, bien vite, d'une idée certaine des structures... Que ce soit en janvier dernier à *L'Enclos*, que ce soit au cours du colloque du *cercle freudien* du 22 janvier 2011, que ce soit au *Hameau de l'Étoile*, Olivier Grignon nous pose, sans jamais vraiment cesser, la question de l'orientation du réel : est-il orienté et, si oui et/ou sinon, orientable ?

Si *tout est écrit*, alors *basta* l'orientabilité. Mais le nom-imprononçable se serait « contracté », pour ça (ne) cesse (pas) de (ne pas) s'écrire, de parenthèses en parenthèses, juste des passages en passages... Cette question, je l'apporte, pourtant, déjà en moi depuis bien longtemps. Comme tout bon *bâton merdeux*, elle pose d'entrée celle de savoir par quel bout l'apprendre : en a-prendre un bout.

De ma clinique, et pas seulement, s'est rappelé le *transfert psychotique*. C'est certainement un oxymore pour beaucoup. Une manière d'(e) (s') y faire tenir, autant que possible, debout les deux-bouts qui sont deux-dans, en *sembles*.

Cela fait bien quelque temps que j'essaie d'écrire la différence névroses/psychoses avec le petit *a*, que lui appose Michèle Montrelay, une différence qui participe au présent, celle d'un continu dans le discontinu et réciproquement. Le terme de *psychosés* tente, à sa façon, d'en dire quelque chose. Quant à la perversion, comme bâton merdeux, là, il n'y a vraiment pas mieux.

Allouch prétendait, avec l'Aimée de Lacan, que le *transfert psychotique*, c'est pour la vie. À entendre, il me semble, et dans sa durée, et dans sa vitalité. Michel Ribstein avait des fulgurances : *Personne*

*n'est plus autonome que les psychotiques : ils en meurent !* À l'extrême, ils n'auraient pas besoin de « nous ». À l'époque, l'on s'essayait, quand même, parfois, à parler de « greffer » (*sic*) du transfert...

Le transfert : ce qui se porte, ou est porté, à travers. Plus précisément : de part en part. Au-delà... Le transfert, ça nous traverse. La rencontre thérapeutique n'est pas inter-subjective. Elle est *trans-subjective*. La place thérapeutique est une place préoccupée. Dans les psychoses, elle resterait parfois hallucinatoirement préoccupée, et *réellement* préoccupante : préoccupante.

Comment l'occuper sans la préoccuper ? C'est-à-dire : comment s'y (re)trouver, sans s'y mettre, et, pire, accepter d'y rester ? D'y rester... Vous n'y pensez pas !

Dans les reconstructions de mes récits de voyages sur le divan de mon analyste, les patients, qu'il me semble y être venus s'y associer le plus librement, furent essentiellement des psychosés. C'est souvent avec eux, grâce à eux, par eux, qu'a pu se mettre au travail une *autre* angoisse, différante, au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante de la névrose, l'angoisse d'une franche et totale dissolution, de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. Baudelaire chantait Pascal et *son gouffre avec lui se mouvant*... C'est de la poésie la plus proche de ce que je ressens dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique.

Je (re)pense à certains de ces patients que l'on disait *psychotiques*. J'en écoute, maintenant, quelques-uns et quelques autres, depuis plus de seize ans. Des histoires qui se tissent, se détissent, en sembles. J'entends encore, dans mon corps, ce jeune homme me dire et m'apprendre : *Vous vous préoccupez trop pour moi*... Nous nous revoyons encore... Je (re)pense à des fils ténus, et pourtant

par moments, du moins, tenus, qui se coupent et coupent quand même.

C'est, peut-être, dans ces moments de rupture, que la différence se fait plus aiguë. Quand la honte d'être encorps en vie, en vain, nu, submerge tout, quand la persécution et la terreur, sa plus fidèle compagne, s'infiltrent, s'immiscent partout et surtout dans les corps, quand notre présence, elle-même, est ressentie comme persécutrice, alors il n'y a, peut-être, vraiment plus grand-chose, pour ne pas dire rien, à quoi se raccrocher en sembles. Je (re)pense à ces pas-toutes rencontres, quand même possibles, sans cesse vacillantes, sur le fil du rasoir, avec des sujets pas sans une bouffée délirante.

Je (re)pense encorps à ces rencontres successives, discontinuément continues, d'abord, de deux corps, qui s'épient, se piquent, voir s'épiquent, et peu à peu, se frôlent, se frottent, s'évitent, vieillissent, s'épuisent... en sembles, avec des rendez-vous manqués, oubliés, décalés, avec de longues périodes d'absence, avec des morts..., avec des moments de silence, d'ennui, même, pressants, et aussi, des silences présents, au participe présent, avec des moments de peur, ô pressants, des moments d'effroi, et aussi de joie, avec des instants uniques de jaillissement, avec des vagues où l'on se surprend à surfer, d'autres qui nous engloutissent, avec des moments critiques, des moments de crise, en un mot, plus quelques autres, avec cette drôle d'*inconsistance* de la permanence du lien, qui me semble parfois pouvoir - et à d'autres moments, pourtant, : définitivement non ! - pouvoir, quand même, orienter, sur la durée même - peut-être ? -, un petit peu du réel...

Il y aurait peut-être quelques choses à creuser de ces pas-de-côté-là...

Et si oui, alors là, oui, j'ai peur : *je n'aurais jamais le temps...* et aussi : *vous vous préoccupez trop de Moi...* et encore : *comment écrire entre parenthèses ?...* ou autant : *doit-on, peut-on, peut-être, non pas allonger, mais laisser s'allonger les patients ?...* et toujours, et encorps : *doit-on, peut-on « greffer » du transfert, « greffer » du désir, de la dé-sidération ? du désir d'analyste ?... Ou plutôt, doit-on, peut-on, employer, à tous les sens du terme, un mot, aussi galvaudé, aussi énorme, aussi banal, aussi énormément banal, que celui d'amour ?* et sans fin : *comment écrire, en des mêmes mouvements, pour que ce soit dit en passant, d'une analyse et de « mon » analyse ?...*

Et si nous nous y mettions à plusieurs, plus quelques autres, pour glaner, encorps et toujours, quelques récits de voyage dans ces eaux-là ?

Des histoires de vieux et de jeunes caméléons amphiboles, funambules et somnambules ?

Pascal Quignard « sort » la semaine prochaine : *solidarités mystérieuses*. Le site web Amazon le pré-propose, ce jour-ci, avec ce formidable *lapsus calami* : *scolarités mystérieuses...*

Luc Diaz *faciebat*,

Castelnau le Lez,

le vendredi 30 septembre 2011.

## Pour suivre, “Soit dit en passant...”

Guy Ciblac

Voici bien que le texte de Luc Diaz m’inscrit dans votre débat. Alors acceptez que je relève cette invite pour vous faire part de quelques échos.

La médecine pouvait, dans ce qui fut sa tradition humaniste, porter avec elle des dimensions qui échappaient à la fois à la science et à la raison. Elle n’est plus de cette veine et nous aurions tort d’insister à revêtir les habits que lui ont taillés à la fois les techniques et le sentiment de puissance que lui confère la courbe exponentielle du savoir de la logique rationnelle. Il nous faudra un jour faire le point de la limite que nous impose la référence aux lumières. La mort pourtant vient ici comme butée, au delà même de ce que la modernité tente de dénier. Ainsi la médecine s’est rompue, nous en recueillons les éclats, mais prenons garde à ne pas les reconstituer en un objet qui se voudrait saisissable, mesurable, évaluable ce vers quoi nous tire ce rejeton de la revendication phallique qu’est la psychologie.

Voilà bien le piège qui nous est tendu si nous nous abandonnons à faire du réel un objet, un truc certes difficile à localiser mais dont nous pourrions parler comme si nous l’avions rencontré sur le mode de l’altérité. Reste que nous devons avoir chacun une façon singulière d’utiliser ce mot (espérons qu’il puisse garder valeur de signifiant). Il serait ici trop long de reprendre les aléas d’une logique dont l’expression se soutient d’une organisation qui ne se traduit que de ces effets dont le plus exemplaire est bien celui de l’inconsistance du sujet tout aussi bien que de celle de l’objet ouvrant ici à ce crucial : comment soutenir une subjectivité qui ne se tiendrait d’aucune identification possible ?

L’angoisse est là, la seule qui vaille de se repérer sous ce terme et non celle qui génère quelques frissons et quelques oppressions qui de façon courante anime les prémices du désir. Cette irritabilité s’exerce dans une périphérie de convenance, elle peut bien animer dès lors les vertus du pédagogue ou du thérapeute dès lors que son ac-

tion aura pour visée de rendre le trémulant à la normalité ambiante soit à l’identification commune, au prix d’un effacement de la solitude subjective et d’une fabrication prothétique du moi. Je ne crois pas, à lire le texte de Luc, qu’il veuille nous entraîner de ce côté. J’entends bien davantage son effort pour nous conduire à cette dimension de l’angoisse comme épreuve radicale de la démarche analytique. Est-là le lieu de ce que l’on évite par le terme de psychose ? Notre fameux transfert n’est-il pas un transfert psychotique au sens que Françoise Davoine tente de lui tracer dans son livre “La folie Wittgenstein” (EPL 1992). Mais s’avancer à franchir ce seuil bouscule l’ensemble de nos bien-séances et notamment celles qui nous alimentent lorsque nous parlons, à notre façon mondaine, du désir, du désir de l’analyste ou bien encore de l’être analyste.

Sans doute sommes-nous encore saisis par l’horreur et notre jeunesse cherche à tâtons les formes simples d’une transmission essentielle à notre époque.

Votre ardeur, votre talent et le texte auquel je tente si maladroitement de répondre me laisse dans un élan positif dont je vous remercie. Va donc pour nos solidarités mystérieuses, bon travail et à bientôt.

Angoulême le 5 octobre 2011



## Témoignages

*Un passant pour lequel j'avais été impliqué comme coordonnant m'a transmis deux textes. L'un émanant d'une de ses collègues, l'autre étant de sa plume. Les deux auteurs m'ont donné leur accord pour que ces textes puissent paraître dans le Courrier. Ces deux collègues participent au Collège de la passe de "la lettre lacanienne" qui partage ce dispositif avec "l'Ecole de psychanalyse Sigmund Freud". Guy Ciblac*

### Un passeur pensant passer

Jeanne Drevet

*«C'est là-bas seulement que tu es entré tout entier dans le nom qui est le tien, que tu as marché d'un pied sûr vers toi-même, que les marteaux se sont balancés librement dans le beffroi de ton silence, que le tout juste Entendu est soudain venu jusqu'à toi, que le déjà-mort t'a aussi entouré de son bras, et vous êtes allés trois en un dans le soir.»<sup>1</sup>*

Mais d'abord : Où parler, d'où parler ?

J'ai envie de reprendre la deuxième des ces questions que posait Annie Tardits, lors de son intervention à la dernière réunion de "la 3ème".

Dire que ma venue au collège n'a pas seulement fait ressurgir quelques souvenirs enfouis, qu'elle a ressuscité mon désir d'en dire quelque chose, peut-être même en a-t-elle imposé la nécessité, que ce n'est que portée par l'enthousiasme du travail qui s'y fait, que je peux tenter de le faire.

Comment filmer le vent ? se demande Robert Bresson ; sa réponse est connue : par l'effet qu'il fait sur l'eau.

La passe, j'en avais entendu parler pour la première fois à une réunion publique du Collège, qui fut ma première rencontre avec l'école.

Ce dispositif m'avait d'emblée attirée, à cause de cet énoncé : "la passe est sans garantie"; j'y reviendrai.

Mais l'expérience de la passe a vraiment commencé pour moi, comme pour chaque passeur, avec ce coup de téléphone "vous avez été tirée au sort comme passeur".

Il se trouve que ce "coup" du téléphone d'abord, du sort ensuite, m'a cueillie, alors que je me trouvais en vacances, dans une région dans laquelle j'avais passé plusieurs années de ma vie à porter la parole de l'autre.

Mais ce bref rapprochement ne m'était plus d'aucun secours et je me trouvais désespérée devant ce qui m'attendait.

La note du cinématographe m'est revenue aussitôt en mémoire ; c'est que j'avais besoin d'une représentation de ce dont il s'agissait et cette question de cinéma, qui m'était familière, de rendre visible l'invisible, me parut adéquate ; après avoir recherché, de mémoire, durant plusieurs jours, les termes exacts de la citation, je retournais aux notes de Bresson et j'y lus ceci : "*Traduire le vent invisible par l'eau qu'il sculpte .... en passant*".

De quoi mettre en place scénario et personnages : le passant, c'était le vent, le cartel serait le cinématographe et sa caméra, du montage des images enregistrées, des rushes, en sortirait - ou pas - un film, visible alors par le public, c'était la nomination, quant à moi j'étais l'eau sculptée - je veux dire l'auscultée - rien de grave en somme ; il me suffisait de laisser voir ; laisser dire le passant, laisser entendre le cartel.

Le risque, c'était le cartel qui le prendrait, comme la caméra de Mizoguchi, toujours à deux doigts de passer à côté.

Même si j'étais la passe, formule qui me terrorisait, sans doute en partie parce que je la lisais réversible (à tort, car la passe n'est pas le passeur), même si j'étais la passe, je ne ferai que passer ; c'est sur cette idée que commença mon temps de passeur.

Cela s'avéra inexact.

D'abord parce que le sort me fit deux autres coups et que, du coup, je passais moins vite que prévu.

Ayant arrêté toute lecture sur la passe, curieuse que j'étais, de laisser advenir, je ne savais pas

<sup>1</sup> "*Compte les amandes...*" Paul Celan (traduction Jean-Pierre Lefebvre ; Collection « Poésie Gallimard » Editions Gallimard.

qu'on pouvait être plusieurs fois passeur et le deuxième coup de fil me cueillit avec autant de surprise que le premier.

Allait-il en être comme ce qu'Hélène Cixous dit de la guerre ? que c'est seulement à la seconde qu'on pourrait en faire l'expérience, qu'on pourrait la vivre, parce qu'alors, on sait ce que c'est ?

Il n'en fut pas ainsi, chacune des trois passes s'avérant, évidemment, fort différentes, chacune inédite.

Me vint alors une question nouvelle : mais comment ça s'arrête ? ça, c'était le temps de passeur.

Ce fut la troisième passe qui posa la réponse ; en arrivant devant le cartel, je sus que mon temps de passeur était passé.

Ici, les choses se présentaient différemment, dans le sens où quelque chose avait eu lieu, durant les entretiens avec le passant, quelque chose dont j'avais été le témoin.

Ce quelque chose est peut-être à rapprocher d'une "modification de place" dont parlait Jean Guy Godin, dans son intervention à la réunion publique du collège, en novembre 1995 ; "ça doit se sentir" disait-il ; je tenterai de dire ceci : le début de la rencontre avec le passant m'évoquait le schéma de Lacan, dans les premières séances de *Une Bévue*, celui où le symbolique "englobe" ou "recouvre" l'imaginaire et le réel ; au fil des entretiens, chacune de ces deux dimensions a refait surface, non sans souffrance, s'inscrivant à même le corps, je devrais dire "les corps", celui du passeur n'étant pas indemne ; "le passant doit pouvoir le repérer" poursuivait Godin ; le passant l'aura sans doute repéré, qui déclara alors en avoir terminé.

Je n'avais plus seulement à témoigner du dire du passant, lequel, ayant mis un terme tranquille aux entretiens, me laissait avec cette question ( l'énoncé était il ou non lacanien, ce fut en tout cas le mien) : mais comment témoigne-t-on d'une performance ?

Je connaissais quelques réponses dans le domaine artistique : la performance a lieu une fois et restent, qui en témoignent, les traces qu'elle a laissées ; sont exposées, par exemple, la longue suite de papier kraft trouée par le corps de tel artiste, qui l'a traversée ; ou les coques de cellophane vides, dans lesquelles reste inscrit la forme du corps que tel autre artiste, l'y avait rigoureusement enveloppé, dans un temps d'avant.

Je compris qu'ici j'étais la trace ; de l'auscultée que je croyais être au départ - ayant oublié un peu vite que la frontière n'existe pas, qui séparerait le genre documentaire de l'œuvre de fiction - je me découvris : l'os sculpté.

Un os, sculpté par le passant, à la façon dont le vent invisible est traduit par la surface de l'eau.

La relecture de mes notes prises au cours des rencontres avec le passant me fut d'un piètre secours.

Aussi bien, je me présentais devant le cartel, en témoin, au sens de Derrida, c'est à dire en survivant, à devoir dire l'événement ayant eu lieu.

Il m'eût fallu le poème.

Je savais que des turbulences contingentes troublaient ma position de passeur ; c'est que je vivais difficilement, ailleurs, un face à face avec d'autres passants, conduits par d'autres passeurs au seuil du pays convoité, dont il m'incombait, dans une certaine mesure, d'ouvrir ou de fermer la porte.

Questions de territoire, d'espace : l'accueil exige des garanties.

Et le dispositif de la passe que propose une école de psychanalyse ?

Dans l'après-coup de l'effroi dont je fus saisie, à l'orée de mon témoignage devant le cartel, je dirais qu'il n'était pas non plus sans lien avec ce que j'appellerai, faute de mieux, "mon expérience de passeur".

Mais, au fond, de quoi le passeur ferait-il l'expérience ?

A venir témoigner pour la troisième fois devant un cartel de passe, je n'y arrivais pas tout à fait "comme" la première fois.

Surprise, sur le chemin qui me menait au cartel de passe, par le retour des questions qui, lors des deux premiers témoignages m'avaient été posées, dont certaines, récurrentes.

Me voici dans l'état, tout à fait nouveau, de penser à passer, avec ce : " ces questions, je vais devoir y répondre" ; la donne était changée.

J'oserais une hypothèse : si le passeur fait l'expérience de quelque chose, n'est-ce pas de l'éprouvé du rapport, non dénué d'ambivalence, du dispositif de la passe avec la question de la garantie ?

"La passe est sans garantie" : est-ce là seulement un énoncé négatif qui se réduirait à dire que la passe n'offre pas de garantie ?

Un tel énoncé peut faire figure de loi ; nous savons qu'une loi n'est jamais juste, puisqu'elle ne peut pas comporter la possibilité de sa propre transgression.

Mais l'énoncé "la passe est sans garantie" n'est pas une loi, (plutôt une promesse ?) et s'il se doit d'être vrai, il inclut alors nécessairement la possibilité de la subversion.

Le dispositif de passe ne peut évidemment pas favoriser ou même seulement "permettre" la subversion, qui n'advient que d'elle.

Ne doit-on pas, en revanche, en attendre et travailler à ce qu'il la supporte, cette subversion, aidé en cela de cette certitude : qu'il n'existe pas de garantie de la garantie ?

“Vous avez dit critères”, cet article de François Balmes, dont le titre suffit à lui seul, à justifier sa présence ici, peut donner une idée de l’ampleur de la tâche.

Dans un monde où la garantie s’exhibe, en même temps qu’elle dévoile qu’elle n’assure rien d’autre que la place de celui qui l’énonce, cette question m’a paru à tout le moins contemporaine.

Je finirai par le titre de mon propos, “un passeur pensant passer”, qui n’est pas de moi; c’est celui d’un article de Jean-Michel Durafour, paru dans la revue de cinéma *Vertigo* de l’automne 2010, sur Serge Daney, passeur de films, comme ce grand lecteur de Lacan aimait à se définir.

Je n’ai pas résisté à l’emprunter, parce qu’il a fait, d’emblée double écho, bordant, dans son équivocité, les deux termes d’un parcours qu’il me fût donné de faire.

## Les passeurs passent aussi

Jean-Paul Bucher

En ce qui concerne la place des passeurs, aucune garantie et bien des aléas. Dans le dispositif de passe comportant trois places distribuées en chicanes, c'est la plus fragile, la plus hypothétique. A la suite de l'intervention de Jeanne Drevet, je me focaliserai sur ce seul problème. Est-ce recevable de ma part (je n'ai jamais été passeur et je n'occuperai jamais cette place) ? Je n'ai repéré quelques questions concernant cette place qu'en creux ou comme passant ou comme participant à des cartels de passe.

Le passeur, il ne sait ce qui le traverse et c'est ainsi qu'il peut être déplacé et transmettre quelque chose que pourra lire le cartel de passe. Un témoignage qui m'a marqué. Un passeur me proposant un échange sur cette question pour lui récurrente. « Qu'est-ce que j'ai bien pu transmettre pour que le passant que j'ai rencontré soit nommé ? Qu'est-ce qui fut déterminant ? Je ne comprends pas. » Il est reparti avec cette question devenue moins oppressante.

Deux approches, dans le domaine artistique, lointaines et proches.

A 90 ans Joris Ivens part en Mongolie filmer *L'Histoire de Vent* (1988). Il reste des jours durant assis, au sommet d'une dune, pour non seulement enregistrer le vent mais aussi le filmer. « Filmer l'infilmable. » Le vent laisse trace sur le sable et pour le vieil homme. Son film en porte témoignage.

Le saxophoniste américain Charles Lloyd, 73 ans, est sorti de sa retraite et reprend ses concerts. L'improvisation y tient une grande place. Il y a ces moments où Lloyd ne joue pas. Penché vers le piano ou la batterie, il écoute ses camarades. Puis il reprend son saxo et fait passer pour le public, à travers l'instrument, comment son écoute l'a déplacé. « *C'est le saxophone qui joue ou bien c'est moi ?* »

Cette place de passeur peut s'abolir. Les raisons en sont complexes. Ce peut-être une désignation à contretemps, une désignation prématurée par exemple. Le passeur est alors dans un temps où le réel n'a pas encore été touché dans son analyse. Une dominance pour lui du symbolique et de l'imaginaire. Lors d'une rencontre avec un passeur potentiel, j'ai eu affaire - comme passant - à un désistement argumenté. Il était juriste de métier et se refusa à occuper cette place car « Il n'y a pas de

témoignage objectif », ce qui lui paraissait incompatible avec une éthique psychanalytique. Un point de compte-rendu d'écoute est sans plus d'objectivité qu'une fiction. Mais l'essentiel n'est pas là.

Le passeur n'est pas un témoin objectif. Il va s'agir du texte d'un autre dont il va improviser l'énonciation, portée par son propre corps. Les lapsus, les actes manqués, les désorganisations spatio-temporelles, le surgissement de pensées ou d'actes inopinés, s'ils sont assumés par le passeur, deviennent autant de points de bascule qui le déplacent et l'amènent à parler autrement aux membres du cartel de passe.

Il peut s'agir d'une désignation dans un temps où le passeur n'est plus ce passant qui s'ignore. Il se met alors à la place du cartel et produit une lecture de ce qu'il pense avoir entendu du dire affleurant dans les dits du passant. Son temps de passeur était passé. C'est une conjoncture rencontrée.

Ces exemples font ressortir les difficultés inhérentes à la désignation d'un passeur. Le repérage du temps où la question du passage à l'analyste, de la passe, ça lui vient sans qu'il le sache encore, est délicat.

Il est aussi des passeurs pour qui les événements ne comptent pas, ne font pas trace. Comme le rappelle Jeanne Drevet, Jean Guy Godin avance que le passage par cette place entraîne des modifications que l'intéressé doit pouvoir repérer. Modifications qui font, qu'à partir d'un certain moment, il ne pourra plus jamais occuper cette place.

Deux expériences.

Une rencontre avec un passeur qui venait de faire sa propre passe mais accepta d'être de nouveau passeur. Il s'établit avec le passant une complicité qui prit un air entendu.

Il ne pouvait plus occuper cette place et ne voulait pas le savoir.

Un autre cas. Celui d'un passeur qui entame sa quatrième ou cinquième passe. Il a peut-être réalisé qu'il a été mais il reste au service du dispositif. Il n'en sort pas pour maintenir un nombre décent de passeurs en vue du tirage au sort.

Il peut s'agir de désignations indigentes ou de paris loupés. Il y a une part d'inconnu dans l'acte de désignation et l'impossibilité d'anticiper sur les effets qu'elle produira sur le désigné.

Si la désignation est pertinente le passeur saura se retirer. Deux passes au moins sont nécessaires pour que ça compte et que le passeur réalise que son temps de passeur est

achevé ( Se reporter à l'expérience de Jeanne Drevet.) Ce n'est pas à l'analyste désignant d'alerter le secrétaire de la passe et à celui-ci d'intervenir pour le retirer de la liste des passeurs potentiels. Ces interventions sont des pis-aller qui soulignent que l'acte de désignation a été vacillant.

Il arrive donc que dans le dispositif de passe une place vienne à manquer ou ne soit investie que par un des passeurs. C'est une place névralgique, une place structurellement centrale. Son défaut annule l'événement passe.

La question de la désignation des passeurs est donc une question d'importance. Cet acte remis à chaque analyste comportera toujours un trou noir. Sans le dénier, il est souhaitable d'en approcher quelques repères. D'où l'intérêt de réunions de travail entre le collègue et les analystes désignants, de la possibilité pour un analyste qui s'apprête à désigner un passeur d'en parler préalablement à un collègue. Un tel échange, avec un analyste sur le point de mettre le nom d'un analysant dans le chapeau des passeurs, a sursis à cet acte et peut-être participer d'un tour nouveau de la dite analyse.

Je ne sais si un éclairage nouveau propagera un pinceau de lumière sur cet acte de désignation mais ces deux possibilités et le travail à venir de cartels permettraient de souligner la portée de cet acte et peut-être d'en dégager quelques coordonnés.

Paris, août 2011.



## V CONGRESSO INTERNACIONAL DE CONVERGENCIA

### ÀS INSTITUIÇÕES CONVOCANTES

Caros colegas,

Estamos intensificando nosso trabalho de preparação para o V Congresso Internacional de Convergencia e, para isto, contamos com a participação das instituições convocantes para colaborar desde já seja através da divulgação do evento, da inscrição antecipada de seus associados ou, ainda, da deliberação e inscrição de seus delegados.

Solicitamos que enviem notícias sobre seus eventos preparatórios, sobre os cartéis e grupos de trabalho em andamento e, simultaneamente, textos ou artigos que os colegas considerem que podem contribuir tanto para os eixos temáticos quanto para questões importantes para o campo psicanalítico. As informações sobre os eventos e os textos enviados serão divulgados no site e na newsletter do Congresso, que passará a circular neste mês de novembro.

As contribuições devem ser enviadas para **info@congressoconvergencia.com** conforme as instruções a seguir :

**- Artigos e textos: arquivo em word (preferencialmente, traduzido para mais de um idioma).**

**- Eventos | Cartéis | Grupo de Trabalho e outros: informações em arquivo word e/ou cartaz ou flyer em JPEG.**

Do mesmo modo, solicitamos às instituições que divulguem entre seus associados as notícias e novidades referentes ao Congresso.

Cordialmente

**Comissão Executiva do V Congresso Internacional de Convergencia**

**22, 23 e 24 de junho de 2012**  
Centro de Eventos Plaza São Rafael, Porto Alegre, Brasil

1

**V Congresso Internacional de *Convergencia***  
**O ato psicanalítico e suas incidências clínicas, políticas e sociais**



**22, 23 e 24 de junho de 2012**  
**Porto Alegre/RS – Brasil**

A Psicanálise é uma prática discursiva cujos efeitos podem ser observados na clínica e também na vida cotidiana há mais de um século. Suas posições inovadoras, mesmo subversivas, sempre foram objeto de discussão dentro e fora das instituições psicanalíticas. As incidências do trabalho com o inconsciente mostram que a escuta do sintoma é possível considerando que este é sinal do sujeito e não manifestação de doença. Ora, nestes tempos de exigência de gozo imediato e de discursos fundamentalistas, face ao inevitável mal-estar na cultura, um tratamento que não ofereça cura milagrosa ou consolo permanente coloca-se como referência ética de que os atos de palavra são transformadores.

As associações e os psicanalistas reunidos em *Convergencia – movimento lacaniano para a psicanálise freudiana – consideram que as articulações entre o sujeito e sua polis são indissociáveis; pois o psicanalista é permeável aos discursos e, para que a psicanálise possa avançar em sua prática e teoria, faz-se necessário um exame permanente das conseqüências de seus atos.*

No V Congresso Internacional de *Convergencia* que acontece em Porto Alegre, teremos oportunidade de renovar esta aposta. Um momento de encontro e debate sobre os efeitos do ato psicanalítico na clínica das neuroses, das psicoses e das perversões. Acontecimento onde os psicanalistas podem dar conta da sustentação de seu ato nos mais diversos âmbitos – consultórios, ambulatórios, hospitais e outros cujo lugar de reunião é uma oportunidade para compartilhar a experiência. Além disto, temos espaço para verificar os efeitos do ato no social, a experiência do encontro do discurso psicanalítico com as políticas públicas, sejam elas educacionais, culturais, ou de saúde mental.

Um significante lançado ao mundo não é mais individual, afirmava Jacques Lacan em diversos momentos ao retomar o legado de Freud. Cada analista tem responsabilidade com a psicanálise ao sustentar em sua escuta os desdobramentos do fantasma na atualidade. Ao mesmo tempo, interrogar a política dos enlaces no campo psicanalítico faz parte de sua formação. Além disto, a transmissão do discurso psicanalítico está aberta às incidências do ato criativo, fazendo eco à potencia do discurso em seu esburacamento do real.

Convidamos a participar deste evento, no qual psicanalistas de diferentes línguas, formações e transferências estão dispostos ao diálogo e a relançar o ato inaugural que nos faz sustentar o que é a psicanálise.

### **Eixos de trabalho**

- As formas do tratamento psicanalítico na atualidade – o ato analítico. (Incidências Clínicas)
- A intervenção clínica da psicanálise nas políticas públicas; a política das instituições psicanalíticas; a política do desejo in-mundo. (Incidências Políticas)
- Como formular o mal-estar na cultura hoje? O ato analítico frente ao mal-estar contemporâneo. O laço social frente ao individualismo, gozo e sofrimento. (Incidências Sociais)
- O ato e a criação do novo na cultura.

Apertura (Espanha), Après-Coup Psychoanalytic Association (EUA), Acte Psychanalytique (Bélgica), Analyse Freudienne (França), Associação Psicanalítica de Porto Alegre (Brasil), Círculo Psicoanalítico Freudiano (Argentina), Cartels Constituants de L'Analyse Freudienne (França), Centre Psychanalytique de Chengdu (China), Colégio de Psicanálise de Bahia (Brasil), Corpo Freudiano do Rio de Janeiro Escola de Psicanálise (Brasil), Dimensions de la Psychanalyse (França), Escola Lacaniana de Psicanálise do Rio de Janeiro (Brasil), Escuela Freud-Lacan de La Plata (Argentina), Escuela de Psicoanálisis Lacaniano (Argentina), Escuela de Psicoanálisis Sigmund Freud-Rosario (Argentina), Escuela Freudiana de Buenos Aires (Argentina), Escuela Freudiana de la Argentina (Argentina), Escuela Freudiana de Montevideo (Uruguai), Escuela Freudiana del Ecuador (Ecuador), Espace Analytique (França), Espaço Psicanálise (Brasil), Fédération Européenne de Psychanalyse et École Psychanalytique de Strasbourg (França), Grupo de Psicoanálisis de Tucumán (Argentina), Insistance (França), Intersecção Psicanalítica do Brasil (Brasil), Laço Analítico Escola de Psicanálise (Brasil), Lazos Institución Psicoanalítica (Argentina), Le Cercle Freudien (França), Letra, Institución Psicoanalítica (Argentina), Maiêutica Florianópolis (Brasil), Mayeutica-Institución Psicoanalítica (Argentina), Nodi Freudiani Associazione Psicanalítica (Itália), Praxis Lacaniana Formação em Escola (Brasil), Psychanalyse Actuelle (França), Seminario Psicoanalítico (Argentina), Trieb Institución Psicoanalítica (Argentina), Triempo Institución Psicoanalítica (Argentina).

**Realização:** *Convergencia*, Movimento Lacaniano para a Psicanálise Freudiana

### **Instituições convocantes**

**« Rapport »  
sur  
le Séminaire I-AEP de Grenoble**

*Les textes qui ont été discutés dans les ateliers du séminaire de Grenoble, organisé par le GEPG et Les CCAF, n'ont pas pu être rassemblés pour l'édition de ce numéro. Ils figureront dans notre prochain courrier.*

## **Bloc-notes**

*Le prochain **Courrier** paraîtra  
En mars 2012*

*Michele.skierkowski@free.fr*

*Attention : Luc Diaz et Anne Jaeger changent d'adresses postales*

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de nos temps institutionnels – (Assemblées générales ou journées). Dans l'intervalle, informations et autres vous parviendront par newsletter.  
MS*

# Annuaire des membres de l'Association

## Janvier 2012

**Mme ABECASSIS Geneviève**

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier  
Tél. : 04 67 45 49 26  
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36  
E-mail : [abecassis.genevieve@numericable.fr](mailto:abecassis.genevieve@numericable.fr)

**Mme ALLIER Danielle**

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier  
Tél. : 04 67 61 17 85  
E-mail : [d.allier@wanadoo.fr](mailto:d.allier@wanadoo.fr)

**M. AMESTOY Christophe**

Prof. : 35, rue Debelleyne  
75003 Paris  
tel. : 01 42 78 31 84  
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200  
Tél. : 01 42 43 63 70  
E-mail : [jc.amestoy@cegetel.net](mailto:jc.amestoy@cegetel.net)

**M. BARTHELEMI Michel**

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 60 83 34  
Tel privé : 04 67 60 98 91  
Fax : 04 37 60 74 03  
Tél. mobile : 06 20 61 67 15  
E-mail : [barthelemi.michel@wanadoo.fr](mailto:barthelemi.michel@wanadoo.fr)

**Mme BEAULIEU Agnès**

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers  
Tél. : 04 75 28 70 37  
Tél. mobile : 06 67 79 64 41  
E-mail : [beaulieua@wanadoo.fr](mailto:beaulieua@wanadoo.fr)

**Mme BERT Fabienne**

1, place Tobie Robatel – 69001 Lyon  
Tél. : 04 72 41 08 73  
Tél. prof. : 06 23 60 52 96  
E-mail : [fabienne.bert@laposte.net](mailto:fabienne.bert@laposte.net)

**Mme BONNEFOY Yvette**

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E  
75013 Paris  
Tél. : 06 08 99 76 33  
E-mail : [bonnefoy.yvette@orange.fr](mailto:bonnefoy.yvette@orange.fr)

**Mme CARRE Isabelle**

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche  
Tél. : 04 76 18 22 30  
Privé : Mas Montacol  
Mas de la rue  
38190 La combe de Lancey  
Tél. : 06 13 04 65 03  
E-mail : [isabelledurand68@gmail.com](mailto:isabelledurand68@gmail.com)

**M. CHOUCHAN Pierre**

15, rue du Champ du Four  
78700 Conflans ST. Honorine  
Tél : 06 07 85 20 24  
E-mail : [pchouchan@orange.fr](mailto:pchouchan@orange.fr)

**M. CIBLAC Guy**

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême  
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93  
Tél. mobile : 06 08 40 00 32  
E-mail : [Ciblac.guy@wanadoo.fr](mailto:Ciblac.guy@wanadoo.fr)

**Mme COLLET Catherine**

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse  
tél. : 06 14 12 45 88  
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse  
E-mail : [collet-aversenq@yahoo.fr](mailto:collet-aversenq@yahoo.fr)

**Mme COLLIN Nadine**

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt  
Tel : 01 30 62 41 64  
Tél. mobile : 06 07 38 06 41  
E-mail : [nadinecollin@aol.com](mailto:nadinecollin@aol.com)

**Mme COLOMBIER Claire**

58, rue de Crimée 75019 Paris  
Tél. prof. : 01 43 79 35 27  
Mobile : 06 31 93 14 09  
E-mail : [claire.colombier@dbmail.com](mailto:claire.colombier@dbmail.com)

**M. DARCHY Jean Michel**

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs  
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon  
Tél. : 04 90 85 67 78  
Privé : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon  
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50  
Tél. mobile : 06 14 49 81 30  
E-mail : [jmdarchy@hotmail.com](mailto:jmdarchy@hotmail.com)

**Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse**

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing  
Tél. : 03 20 25 20 10  
E-mail : [defrance.maryse@orange.fr](mailto:defrance.maryse@orange.fr)

**Mme DELAPLACE Martine**

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris  
Tél. : 06 62 05 94 49  
E-mail : [martinedelaplace@gmail.com](mailto:martinedelaplace@gmail.com)

**M. DELOT Daniel**

160, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille  
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02  
Tél.privé : 03 20 31 04 27  
Fax : 03 21 49 80 10  
E-mail : [ddelot@nordnet.fr](mailto:ddelot@nordnet.fr)

**Mme DENECE Estelle**

5, rue Campagne Première, 75014 Paris  
Tél. prof. : 01 43 21 11 07  
Tél. privé : 01 46 64 22 16  
E-mail : [estelledenece@aliceadsl.fr](mailto:estelledenece@aliceadsl.fr)

**Mme De ROUX Delphine**

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie  
34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 72 86 78  
E-mail : [delphine.deroux@club-internet.fr](mailto:delphine.deroux@club-internet.fr)

**M. DESROSIERES Pierre**

26, rue des Écoles, 75005 Paris  
Tél. prof. : 01 40 51 71 25  
E-mail : [pierre.desrosieres@laposte.net](mailto:pierre.desrosieres@laposte.net)

**M. DIAZ Luc**

Le Castelnaud R1 – 23, avenue de la Galline  
34170 Castelnaud le Lez  
Tél. : 04 67 58 87 00  
E-mail : [luc.diaz@wanadoo.fr](mailto:luc.diaz@wanadoo.fr)

**M. DIDIER Éric**

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 23 30 73  
E-mail : [lericdidier@yahoo.fr](mailto:lericdidier@yahoo.fr)

**M. DIDIERLAURENT Michel**

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91  
Privé : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 91 18 88  
E-mail : [michel.didierlaurent@wanadoo.fr](mailto:michel.didierlaurent@wanadoo.fr)

**Mme DUFRESNOY Isabelle**

16, rue des Lices – 41000 Blois  
Tél. : 02 54 58 82 56  
Tél. mobile : 06 81 55 50 34  
E-mail : [isabelle.dufresnoy@gmail.com](mailto:isabelle.dufresnoy@gmail.com)

**M. EYGUESIER Pierre**

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 23 24 13  
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris  
Tél. et fax : 01 42 59 76 38  
E-mail : [kliketi@libertysurf.fr](mailto:kliketi@libertysurf.fr)  
[petitecapitale@aliceadsl.fr](mailto:petitecapitale@aliceadsl.fr)

**Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise**

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat  
Tél. : 04 73 35 88 28  
E-mail : [franchisseur@wanadoo.fr](mailto:franchisseur@wanadoo.fr)

**M. GALIEN Jérôme**

1, Avenue du 8 mai  
30220 Aigues-Mortes  
Mobile : 06 2253 89 08  
E-mail : [jerome.galien@laposte.net](mailto:jerome.galien@laposte.net)

**M. GENIN Yves**

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris  
Tél. : 01 47 05 28 59

**Mme HERAIL Claudine**

4 rue des Roches rouges  
34 080 Montpellier  
Tél. : 04 67 03 38 09  
E-mail : [claudine.herail@club-internet.fr](mailto:claudine.herail@club-internet.fr)

**M. HOLTZER Jean-Pierre**

Prof. : Les Muses, 24, rue de la cavalerie  
34000 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 70 63 21  
Tél. : 06 78 30 98 34  
E-mail : [jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr](mailto:jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr)

**Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia**

Prof. : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,  
34970 Lattes  
Tél. : 04 67 15 35 62  
E-mail : [lucia.ibanezm@free.fr](mailto:lucia.ibanezm@free.fr)

**Mme JAEGER Anne**

300, chemin de Barroux  
84810 Aubignan  
Tél. mobile : 06 09 59 07 63  
E-mail : [ajzepeda@wanadoo.fr](mailto:ajzepeda@wanadoo.fr)

**M. KEMPF Jean-Philippe**

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 55 07 44  
Mobile : 06 42 02 78 35  
[jphkempf@wanadoo.fr](mailto:jphkempf@wanadoo.fr)

**M. LADAS Costas**

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue  
Tél. prof. : 01 46 61 41 78  
Mobile : 06 62 24 61 38  
E-mail : [c.ladas@orange.fr](mailto:c.ladas@orange.fr)

**Mme LALLIER-MOREAU Dominique**

Prof. : DML Pôle de santé rural  
Rue Grobois  
53 110 Lassay les Châteaux  
Tél. : 02 43 03 18 56  
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière  
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière  
61 140 Bagnoles de l'Orne  
Tél. : 02 33 38 07 99  
Portable : 06 65 45 09 58  
E-mail : [LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr](mailto:LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr)

**Mme LECLERCQ Françoise**

548 rue de Ferin – 59500 Douai  
Tél. : 03 27 87 75 26  
Tél. mobile : 06 87 60 36 65  
E-mail : [f.leclercq@cegetel.net](mailto:f.leclercq@cegetel.net)

**M. LEMESIC Peter**

19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier  
Tel. : 04 67 41 48 96  
Tél. mobile : 06 65 56 82 35  
E-mail : [lemesic.peter@orange.fr](mailto:lemesic.peter@orange.fr)

**Mme LE NORMAND Martine**

6, quai des Marans, 71000 Macon  
Tél. prof. : 03 85 39 14 45  
Mobile : 06 33 60 24 34  
E-mail : [martine.le.normand@orange.fr](mailto:martine.le.normand@orange.fr)

**Mme LE VAGUERESE Dominique,**

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.  
Tél. : 01 43 54 89 20.  
Mobile : 06 63 14 72 94  
E-mail : [levaguerese.dominique@neuf.fr](mailto:levaguerese.dominique@neuf.fr)

**Mme LIOUX Claude**

17, Avenue d'Assas – entrée B  
34000 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 52 40 88  
Mobile : 06 82 12 00 06  
E-mail : [claudie.m.lioux@wanadoo.fr](mailto:claudie.m.lioux@wanadoo.fr)

**M. MAÎTRE Albert**

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble  
Tél. et fax : 04 76 44 22 69  
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet  
Tél. : 04 76 49 16 60  
E-mail : [albert.Maître@wanadoo.fr](mailto:albert.Maître@wanadoo.fr)

**Mme MARTIN-SAULNIER Janine**

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan  
Tél. : 04 68 55 15 01  
E-mail : [ja.ma@free.fr](mailto:ja.ma@free.fr)

**M. MASCLEF Claude**

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt  
Tél. : 03 27 92 65 49  
Fax : 03 27 94 09 52  
Tél. mobile : 06 99 30 63 28  
E-mail : [cmasclef@hotmail.com](mailto:cmasclef@hotmail.com)

**M. MINOIS Lionel**

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa  
E-mail : [cminois@offratel.com](mailto:cminois@offratel.com)

**Mme MOSSÉ Catherine**

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 37 39 00  
E-mail : [cathmosse@free.fr](mailto:cathmosse@free.fr)

**M. NASSIF Jacques**

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris  
Tél. : 01 43 06 86 21  
Fax : 01 43 06 86 54  
E-mail : [lien@jacquesnassif.com](mailto:lien@jacquesnassif.com)  
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone  
Tél. : 93 204 33 18  
Fax : 93 280 60 39

**M. ODDOUX Christian**

Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris  
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38  
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53  
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny  
Tel. priv. : 03 85 33 00 37  
E-mail : [christian.oddox@orange.fr](mailto:christian.oddox@orange.fr)  
Site internet : [www.oddox.net](http://www.oddox.net)

**M. PHÉSANS Bertrand**

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris  
Tél. : 01 45 87 21 31  
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes  
Tél. : 01 48 08 09 42  
E-mail : [bpheasans@teaser.fr](mailto:bpheasans@teaser.fr)

**Mme PHILIPPOT Patricia**

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris  
Tel. : 06 60 14 28 59  
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris  
E-mail : [patriciaphilippot@yahoo.fr](mailto:patriciaphilippot@yahoo.fr)

**Mme RHEINBOLD Marie**

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse  
Tél. : 05 61 42 53 60  
E-mail : [marie.rheinbold@numericable.fr](mailto:marie.rheinbold@numericable.fr)

**Mme RIGOLLET Marie-Françoise**

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens  
Tél. prof. : 03 86 83 05 44  
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens  
Tél. privé : 03 86 64 47 66  
E-mail : mfrigollet@gmail.com

**Mme ROOSEN Christine**

Tél. : 01 45 59 33 78  
E-mail : christineroosen@orange.fr

**Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette**

Prof. : 36, rue Pétiinaud Dubos, 87100 Limoges  
Tél. : 05 55 77 48 68  
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges  
Tél. et fax : 05 55 79 39 90  
E-mail : [yvette.selles@sfr.fr](mailto:yvette.selles@sfr.fr)

**Mme SKIERKOWSKI Michèle**

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier  
Tél. : 04 67 52 22 33  
Portable : 06 32 90 46 79  
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

**M. VALLON Serge**

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse  
Tél. : 05 61 52 03 40  
Fax : 05 61 33 10 63  
E-mail : [serge.vallon@numericable.fr](mailto:serge.vallon@numericable.fr)  
[Vst.cemea@wanadoo.fr](mailto:Vst.cemea@wanadoo.fr)

## Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Janvier 2012

**Mme BALANZA Flores**

C/ Entença 63 3° 4a  
Barcelona 08015  
Spain

**M. BOURJAC Pascal**

81, avenue des minimes  
31200 Toulouse

**Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire**

14, résidence du petit Breuil  
86000 Poitiers

**Mme BRIAL Claudine**

17, rue du Mas de Magret  
34430 st Jean de Védas

**Mme COLOMBANI Margaret**

116, rue du Château  
75014 Paris  
Tel. : 01 43 21 85 75  
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

**M. DEUTSCH Claude**

9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon  
Tel. : 02 97 53 84 58  
e-mail : deuschclaude@neuf.fr

**Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline**

3, rue de l'école de médecine  
34000 Montpellier

**M. LAZAR Gilbert**

2, rue de l'orangerie  
77184 Emerainville  
Tél. : 09 65 03 72 03  
E-mail : [g.lazar@orange.fr](mailto:g.lazar@orange.fr)

**Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine**

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas  
Tél. : 09 71 50 10 42  
Prof. : 04 90 50 14 97  
Mobile : 06 63 13 28 60  
E-mail : aimesdieumartine@wanadoo.fr

**M. MASSON André**

37, rue Tarin  
49100 Angers

**Mme PERRIN Maryse**

41, rue Robert 31200 Toulouse  
06 75 64 08 14  
[Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr](mailto:Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr)

**M. PRINCÉ Jean**

Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux  
Tél. : 02 31 22 32 56  
E-mail : [prince@tiscali.fr](mailto:prince@tiscali.fr)

**Mme RAINHO Elisabeth**

1 bis, rue du Figuier  
34000 Montpellier

**M. SALVAIN Patrick**

10, rue du Tour Ministre  
07200 Aubenas  
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

**M SANTELLI Albert**

356, rue Armand-ohlen PK4  
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie  
E-mail : [albert.santelli@gmail.com](mailto:albert.santelli@gmail.com)

**Mme SEYNE Raymonde**

22, rue saint-denis Poitiers

**Mme SÖTTY Annie**

100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville  
Tel : 02 33 53 38 54  
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

**Mme WILDER Françoise**

227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier  
Tél: 04 67 61 98 87  
Tél. mobile : 06 61 14 76 97  
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

**M. WILDER Sean**

227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier  
Tél. : 04 67 61 98 87  
Tél. prof : 06 40 96 03 19  
E-mail : sean.wilder@orange.fr



# Agenda

## **21 et 22 janvier 2012**

### **Assemblée générale statutaire des CCAF**

Samedi 21 janvier de 9h30 à 17 heures

Dimanche 22 janvier de 9h30 à 14 heures

Maison des Associations

1-3 rue Frederick Lemaître 75020 Paris

Métro Jourdain

## **4 et 5 février 2012**

Coordination de l'Inter-associatif européen de psychanalyse

Paris

## **24 mars 2011**

**Journée des Cartels : suite du séminaire « de la clinique psychanalytique »**

### **Préparation du colloque des CCAF**

De 9h30 à 17 heures

Hôtel Holliday Inn

Rue du clos René

Montpellier

## **19 et 20 mai 2012**

Coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

## **2 et 3 juin 2012**

Séminaire de l'Inter-Associatif Européen de psychanalyse

## **16 et 17 juin 2012**

Assemblée générale des CCAF

## **22, 23 et 24 juin 2012**

Congrès international de Convergencia

Porto Alegre – Brésil

## **Septembre 2012**

Colloque des CCAF

Paris